

Jean-Guy Perras

---

# Un pays à vivre



Les Editions LDP, Hull (Québec)

11-12-1988

**Jean-Guy Perras**

**Un pays à vivre**

**Les éditions LDP, Hull (Québec)**

Les Editions LDP Enr.  
72, rue Laval, suite 105, Hull (Québec) J8X 3J9

Jean-Guy Perras

Un pays à vivre

ISBN 9803591-0-6

1. Galipeau, André - Romans. 2. Outaouais - Histoire  
- 19e siècle - Romans. I. Titre

PS8581.E7275P39 1993      C843'.54      C93-097103-5  
PS8581.E7275P39 1993  
PQ3919.2.P47P39 1993

Bibliothèques nationales du Québec et du Canada  
Dépôt légal: 4e trimestre 1993

Droits d'auteur, Ottawa, Canada 1993  
Les Editions LDP Enr.

Impression:  
Imprimerie du Progrès, Hull (Québec)

## **Note de l'auteur**

*Cet essai se veut une histoire romancée d'un de nos pionniers de l'Outaouais qui vient nous raconter lui-même une belle mais difficile période du siècle dernier où tout était à faire au prix d'efforts que personne aujourd'hui n'imagine.*

*J'ai écrit plusieurs passages de cette histoire dans des périodes difficiles où mon personnage principal et moi ne faisons qu'un. Huit ans se sont déroulés pendant que mon personnage et ses aventures m'ont fait vivre ce que le Québec continuait à vivre en des contextes beaucoup plus modernes.*

*André Galipeau, un personnage qui a existé, qui a eu son influence sur le canton de Lochaber et ses environs, est peu connu aujourd'hui, mais il a tout de même laissé sa marque près du quai de Thurso, petite ville québécoise de l'Outaouais. André nous fait vivre une époque que chacun de nous devrait connaître. André, c'est non seulement le francophone qui se bat pour sa survie, sa culture et sa foi, mais c'est aussi un bâtisseur qui veut faire vivre un pays qui sera toujours à construire, à défendre et à refaire à notre image.*

*J'aurais voulu poursuivre plus longtemps et plus loin cette enrichissante aventure à l'époque des courageux colons qui nous ont précédés sur notre territoire, mais j'ai dû m'arrêter pour que*

*l'émotion ne dépasse pas la réalité des écrits de l'époque.*

*Le lecteur comprendra bien qu'André Galipeau, même s'il a bel et bien vécu à cette époque, autant que la plupart des personnages autour de lui, me furent souvent les outils me permettant d'explorer les sentiments et les misères de la vie turbulente et difficile d'un pays qui naît. J'y ai voulu faire ressentir les émotions toujours présentes aujourd'hui dans un pays en constante évolution. L'histoire se répète dans des styles différents, mais pour les mêmes croyances, les mêmes sentiments et les mêmes objectifs; faire vivre un peuple en qui tous les espoirs et la foi justifient sa grandeur et sa force de vivre.*

*Nous devons être fiers de nos origines et de ceux qui nous ont permis de toujours être ici. Cet essai est donc un hommage à ceux qui nous ont si bien préparé le pays que nous continuons toujours à modeler à notre image.*

*Je dédis cet essai à mes proches et à mes frères et soeurs qui habitent ce beau pays qu'est l'Outaouais.*

## Table des matières

	page
1- Une vallée sauvage	1
2- Mon départ vers la vallée	7
3- Le lac des Deux-Montagnes	12
4- Carillon, porte de la vallée	19
5- La soirée à Carillon	27
6- En route vers Lochaber	31
7- Le choc de l'arrivée	35
8- Les colons à Lochaber	39
9- Un site pour l'auberge	44
10- Le poste des Stevens	49
11- Les plans de l'auberge	53
12- L'arrière pays me surprend	57
13- L'office religieux Baptiste	66
14- Le défrichage des terres	70
15- La cabane des pionniers	74
16- L'épouse du colon	77
17- La visite pour comploter	81
18- Le feu de forêt	85
19- L'aide aux colons	89
20- Mes projets pour les colons	95
21- L'état de l'agriculture	99
22- Les travaux à l'auberge	104
23- Un regard sur la forêt	107
24- Les chutes Rideau et Chaudières	112
25- Je m'installe au BEACH HOUSE	118
26- Changements dans mes plans	124
27- La fabrication de la potasse	127
28- Je pars pour Montréal	132
29- De retour à Lochaber	135
30- Antoine "Antonish" Raby	141
31- La visite de Mgr Bourget	146
32- Enfin du beurre	151
33- Drogues et remèdes	154

34-	Noël 1842	157
35-	Un dur hiver	162
36-	La rivière s'éveille	166
37-	L'isolement des habitants	169
38-	Le colonel John By et le canal Rideau	172
39-	Un garde manger providentiel	176
40-	La domination des Stevens	179
41-	Les mois de l'année	182
42-	Des chemins à améliorer	192
43-	Le retour de Louis-Joseph Papineau	196
44-	Les randonnées à l'île	199
45-	Hygiène de l'habitation	203
46-	Le pain au levain	208
47-	Le fromage du pays	212
48-	Enfin un quai neuf	215
49-	La navigation sur l'Outaouais	218
50-	Les rencontres à l'auberge	223
51-	Quelques fabrications du pays	227
52-	Abattage des animaux	236
53-	Le seigneur Fraser s'en mêle	242
54-	Un tonnelier s'installe	248
55-	La fin d'une période dure	251
56-	Le canton s'organise	255
57-	Le diocèse et Lochaber	262
58-	L'exposition agricole	269
59-	L'école de rang	272
60-	La construction de la chapelle	274
61-	Enfin un bureau de poste	278
62-	Une agriculture à développer	281
63-	L'auberge, le rendez-vous	284
64-	Le Pine Inn Hotel	287
65-	Je me retrouve seul au pays	291
66-	Caledonia Spring prospère	294
67-	Où sont-ils passés?	298
68-	La fin d'un rêve	300

## 1- Une vallée sauvage

La vallée de l'Outaouais en début de ce 19<sup>ième</sup> siècle est souvent nommée la vallée de la Grande Rivière. Cette vallée attire beaucoup d'émigrants et de Canadiens. Mon père m'en parle souvent en me racontant ses voyages d'affaires qu'il y fait deux fois par année pour le compte d'un marchand de Montréal. Il se rend généralement jusqu'à Wrightstown pour rencontrer les propriétaires d'opérations forestières et les marchands généraux. Les forgerons et les fabricants de voitures sont aussi de ses clients. Depuis un peu moins que quarante ans maintenant, Philemon Wright exploite les forêts à la hauteur des chutes Chaudières et de la Gatineau. Cette exploitation ne cesse de changer ce pays jadis si sauvage.

On dit que presque la moitié des trains de bois qui flottent vers Montréal pour atteindre Québec viennent des opérations de Philemon Wright sur l'Outaouais et ses tributaires. Cette forêt est, paraît-il, des plus riches et inépuisables, s'étalant à l'infini. Mon oncle qui a souvent visité les chantiers de ces opérations me décrit les forêts de la Grande Rivière avec ses pins blancs immenses, ses gros chênes majestueux côtoyant les érables, les hêtres et les bouleaux jaunes. Ces arbres atteignent des proportions gigantesques se dressant vers le ciel à des hauteurs dépassant souvent cent pieds. Tous les ans, à l'automne, des milliers de bûcherons envahissent ces forêts pour le compte des commerçants de bois, trahissant les grandes solitudes par la cognée de leurs hâches qui continueront longtemps encore leur oeuvre avant que tous ces arbres séculaires ne cessent de flotter sur les rivières de la vallée.

Ce beau pays d'au-delà des rapides de Carillon deviendra bientôt le mien. Ce magnifique pays, difficile à domestiquer, abrite encore très peu de gens. Presqu'exclusivement des émigrants y sont allés en quête de nouvelles terres pour survivre. Chaque jour, de nouveaux défricheurs en font leur pays. La vie n'y est pas toujours facile. La force et la



rudesse y sont loi. Chacun doit y peiner dur pour s'y faire et se garder une place au soleil. Seulement les persévérants, les courageux et les aventuriers parviennent à s'y faire respecter, et souvent à gros prix d'efforts.

Depuis le début du siècle, presque seulement les émigrants ont tenté leur chance de s'établir au delà de la Seigneurie de la Petite Nation, propriété des Papineau. Même les Papineau font exploiter leur domaine forestier par des Britanniques à la solde des grands marchands de Montréal. Ces derniers ne sont venus au pays que pour en retirer les ressources à leurs uniques profits. La réserve du Moulin de la Petite Nation fut louée à l'entrepreneur forestier Thomas Mears entre 1821 et 1834. Depuis, Peter McGill de Montréal est détenteur du contrat d'exploitation de la réserve des Papineau. Tous les postes de gérance et de supervision des opérations sont détenus par des émigrants britanniques ou leurs descendants.

Au-delà de la Seigneurie de la Petite Nation, les grands propriétaires, les exploitants de la forêt et les marchands autant que les colons et défricheurs sont des Britanniques ou des Américains venus pour se construire leur royaume à même les terres de la vallée depuis longtemps boudées par les Canadiens. Les Stevens et les Cameron exploitent les forêts de Lochaber, les Bownan et les Bigelow contrôlent les exploitations de Buckingham et la famille Wright monopolise toute l'industrie à Wrightstown et sur la Gatineau. Ce qui prévaut sur la rive Nord, se répète sur la rive sud de l'Outaouais qui fait partie du Haut-Canada. Je me demande bien, moi, un Canadien, comment je pourrai m'en sortir en allant m'établir sur ce territoire qui est presque déjà à l'image d'un pays étranger. Il est plus que temps que, nous Canadiens, nous allions reconquérir cette terre longtemps perdu et qui maintenant nous échappe.

Mon père et bien d'autres comme lui insistent pour que des Canadiens

ailent s'y installer et reprendre le contrôle de ce que nous avons trop longtemps ignoré. Les richesses de ce territoire doivent revenir entre les mains de nos semblables avant que le territoire ne passe sous la gouverne des Britanniques du Haut-Canada. Mon père garde tout de même de bonnes relations avec les marchands et les exploitants britanniques de la vallée, ne fût-ce que pour mieux conserver ses activités commerciales avec ces étrangers envahisseurs de la vallée. De cette façon, aussi, il peut contribuer avec plusieurs éminents Canadiens qui travaillent très fort pour établir les nôtres sur les rives de l'Outaouais tant sur des lots agricoles que dans le commerce. Ses efforts m'ont toujours encouragé à regarder la vallée comme une opportunité pour moi de participer à reprendre ce coin de pays.

Depuis longtemps qu'il me répète qu'il voudrait bien que je m'installe au coeur de la vallée à un endroit stratégique. Une auberge à Lochaber, canton qui commence déjà à montrer un développement intéressant, pourrait devenir une affaire profitable. De plus en plus, mon père rencontre de la compétition dans ses affaires dans la vallée. Deux voyages par année ne suffisent plus à protéger son territoire commercial. Située à Lochaber, une auberge que j'établirais, me permettrait de demeurer en contacts fréquents avec les clients de mon père tout en me rapportant des bénéfices forts intéressants.

Aucune autre voie de communication que la rivière peut-être utilisée en amont de Grenville. Les canaux et les écluses furent construits il y a déjà près de dix ans, mais seulement les plus petits bateaux peuvent y circuler pour se rendre de Montréal à Wrightstown. Les bateaux à vapeur partent donc d'Hawkesbury et Grenville pour naviguer vers Wrightstown. Les gens de Montréal doivent s'embarquer sur les vapeurs de Montréal jusqu'à Carillon, se rendre à Grenville en diligence sur un parcours d'environ 14 milles, et de là, s'embarquer sur les bateaux de la vallée. La situation s'est beaucoup améliorée depuis que les premiers pionniers se sont installés dans l'Outaouais vers 1800. Avec les projets

d'élargissement des canaux et des écluses, la navigation s'améliorera de beaucoup dans quelques années. C'est le temps de s'établir dans la vallée avant que ces installations ne provoquent une ruée vers l'expansion de la colonisation et des affaires.

Au delà de la Petite Nation, plusieurs "townships" et petits bourgs se sont développés depuis plusieurs années et commencent à prendre de l'importance autour des moulins à scie et des manufactures qui s'y développent déjà. La production de ceux-ci et les surplus agricoles produits par les colons commencent à s'écouler dans la vallée et sur les marchés extérieurs. L'industrie et l'agriculture se modernisent et les besoins en équipement et services plus modernes se font sentir. Les négociants de l'extérieur pénètrent eux aussi dans la vallée pour profiter, comme d'autres hommes d'affaires le font, de la manne qui s'annonce.

Désormais, ces localités devront mieux s'organiser pour bénéficier des opportunités et du marché qui s'offriront à eux. Déjà en collaboration avec mon père, nous avons fait des contacts et des arrangements avec des gens influents du canton de Lochaber pour planifier mon établissement et l'ouverture d'une auberge. Cette localité située à distance idéale dans la vallée nous semble intéressante pour entretenir des contacts réguliers avec les clients de mon père. Un petit bourg peut facilement se développer à proximité de la rivière La Blanche ou quelques opérations forestières commencent à prendre de l'envergure. La population du "township" dépasse déjà plus de cinq cents habitants, presque tous des Écossais et des Irlandais. Très peu de services y sont installés. Les Écossais oeuvrent presque tous dans l'exploitation de la forêt tandis que la majorité des Irlandais sont installés sur des lots partiellement cultivés. La majorité des Irlandais et des Écossais sont protestants. Quelques Irlandais sont de foi catholique sans pour autant pratiquer leur religion. Il y a trop peu de missionnaires sur le territoire. Seuls les protestants baptistes reçoivent la visite de leur pasteur John Edwards que mon père a rencontré à quelques reprises chez les Stevens. Les quelques

missionnaires catholiques que Monseigneur Bourget a installés à Bonsecours pour desservir toute la population jusqu'au haut de la vallée de l'Outaouais ne suffisent pas à la tâche. Cette situation explique très bien le manque d'intérêt que les colons catholiques prêtent à manifester leur foi. Même si ma famille est très catholique et pratiquante, je devrai m'accommoder de la situation durant les premières années de mon établissement dans la vallée. Je devrai aussi sûrement m'impliquer dans l'organisation religieuse du township et utiliser les relations que nous avons avec les membres de l'archevêché de Montréal.

Pour arriver à me faire accepter dans le township de Lochaber, je devrai d'abord m'établir solidement en affaire avant de m'efforcer à encourager la pratique religieuse dans ce pays fondamentalement protestant et Britannique. L'arrivée de canadiens catholiques dans la région est déjà pressentie comme une invasion de la colonie française sur les terres que ces anglo-saxons ont peinées pour acquérir. Même si ces terres sont situées au nord de la rivière des Outaouais en territoire du Bas-Canada, pour ces derniers, leur coeur est situé beaucoup plus vers le Haut-Canada anglo-saxon britannique. La rébellion des dernières années ne les a qu'endurcis. Je devrai travailler dur pour me faire une place dans ce pays hostile aux Canadiens réputés peu vaillants et peu éduqués selon ces britanniques fanatiques. Je devrai leur prouver que j'ai reçu une éducation solide et que mon expérience acquise dans les affaires avec mon père me donne les capacités de rivaliser avec eux.

Mon père a peiné dur durant plusieurs années pour se construire une clientèle solide dans la vallée. Bien sûr, il a très tôt dû apprendre l'anglais et refouler certaines de ses convictions pour pouvoir pénétrer ce milieu, mais il n'a jamais pour autant renié ses origines et ses convictions. Les gens le nomme Tom Galipaugh et il me répète que dans la vallée je devrai m'habituer à me faire appeler Andrew Galipaugh et non André Galipeau. Mais ce ne sera que superficiel. Ce ne sont que des concessions mineures que la famille devra faire dans le pays après

tout. Nous sommes canadiens français non pas seulement pour y prendre place, mais aussi pour y faire venir d'autres avec nous.

Le pasteur baptiste de Clarence, paraît-il, fait la loi dans plusieurs localités des environs, incluant Lochaber. Il visite régulièrement les colons et leur inculque des règles religieuses. La plupart des Écossais et beaucoup d'Irlandais le respectent et suivent ses directives sans se plaindre, malgré que beaucoup de colons ne sont pas plus religieux qu'il n'en faut. Ce pasteur couvre valeureusement les territoires de Clarence et Cumberland sur la rive sud et de Buckingham et Lochaber sur la rive nord de l'Outaouais. Cependant, de plus en plus, il tolère les quelques catholiques de la région qui démontrent peu leur adhérence à l'église catholique, peut-être parce qu'ils ne reçoivent que très peu de visites de leurs missionnaires. Si je reçois les missionnaires catholiques à l'auberge que je planifie construire à Lochaber, je devrai être astucieux pour ne pas me créer d'ennemis sur le territoire. Ma première année dans la vallée à Lochaber sera importante pour me tisser des relations qui m'éviteront des embarras par la suite. Les premiers liens de confiance devront être solidement établis avant de commencer à introduire du nouveau dans cette localité.

## 2- Mon départ vers la vallée

Mai 1839: comme tous les printemps, mon père se prépare pour son voyage dans la vallée des Outaouais afin de rencontrer ses clients. La grande différence cette année, il ne part pas seul. Je serai du voyage avec lui pour l'allée et il reviendra à Montréal après m'avoir laissé pour m'établir à Lochaber où je construirai une auberge au cours de l'été. Nous nous préparons depuis quelques semaines et le grand jour approche. Demain ce sera le départ. C'est la dernière soirée que je passe avec ma femme qui doit me rejoindre plus tard lorsque j'aurai pu m'installer décemment.

Depuis quelque temps, nous demeurons chez mon père afin de faciliter les préparatifs et les arrangements nécessaires à mon établissement à Lochaber. Il fut nécessaire d'établir des contacts avec le bureau de la colonisation à Montréal pour vérifier les titres de certains terrains susceptibles de correspondre aux critères d'établissement d'une auberge dans le canton. J'apporterai les documents officiels avec moi pour négocier les derniers arrangements d'acquisition là-bas chez Samuel Stevens qui est l'agent local des terres du canton pour le compte du bureau de la colonisation. Plusieurs colons ont quitté leurs lots dans Lochaber et quelques-uns de ces lots sont en front de la rivière. J'espère que l'un d'eux se prêtera bien à mon projet.

Une bonne nuit de sommeil nous sera nécessaire, car le départ sera très tôt demain matin. Cette dernière soirée en famille nous semble déjà trop courte et le départ trop près.

A l'aurore, sur le quai, après une nuit de sommeil tourmenté par la pensée de mon départ, il fait un temps magnifique. Les premières heures du matin sont toujours fraîches à ce temps-ci de l'année. Les activités sont intenses et les voyageurs commencent à monter sur le bateau à vapeur "OTTAWA". Plusieurs grands voiliers sont à recevoir leurs

cargaisons ou sont libérés de leur chargement en provenance de Grande-Bretagne ou des autres pays d'outre-mer. Sur le quai, l'anglais semble plus utilisé que le français, probablement à cause du grand nombre d'émigrants britanniques qui ne cessent d'arriver par bateaux pour s'installer au Canada. Plus loin dans le port, une quantité impressionnante de trains de bois s'appêtent à reprendre leur route vers Québec où ils seront démantelés et chargés sur les bateaux britanniques.

Nous franchissons la passerelle et embarquons sur le pont. Très tôt, le bateau lance le signal du départ et les amarres sont décrochées et tirées à bord. Le bateau se dirige vers le large laissant le quai de Lachine derrière lui. Nous naviguons maintenant sur le lac St-Louis croisant quelques trains de bois provenant tant de la région des Grands Lacs que de la vallée des Outaouais. C'est tout un spectacle à voir tôt le matin. Une petite brume légère flotte au-dessus de l'eau du lac à travers laquelle se dessinent les silhouettes des grands radeaux. Quelques-uns, plus près de nous, laissent voir leurs structures de bois équarri sur lesquelles plusieurs hommes s'affairent à de multiples tâches. Un mince filet de fumée s'élève au-dessus d'abris rudimentaires construits au milieu des immenses radeaux. Ces abris servent à protéger les cageux, souvent aussi appelés "raftmen"; ces abris leur permettent de se protéger des intempéries durant les longues semaines de labeur à flotter ces radeaux de bois jusqu'à Montréal et Québec. Ce sont presque les premiers trains de bois en provenance des vallées forestières de l'arrière pays cette année. Arrivées à Québec dans trois ou quatre semaines, leurs pièces de bois seront démantelées et chargées à bord de bateaux britanniques à destination des chantiers navals de Grande-Bretagne.

De notre confortable banquette, nous sommes tous impressionnés en observant ces grands radeaux, véritables îles flottantes avec leurs vaillants équipages qui s'affairent à reprendre leur pénible route. Leur confort contraste fort avec le nôtre sur le luxueux vapeur piloté par le capitaine Robins. Le capitaine est secondé par Robert Ward Shepherd

qui depuis un an a commencé sa période de trois ans d'apprentissage comme pilote. Mon père a connu ce dernier lorsqu'il était gérant général de l'OTTAWA RIVER NAVIGATION COMPAGNY. Il a rejoint le capitaine Robins, cette compagnie ayant vendu toutes ses installations et sa flotte. L'OTTAWA AND RIDEAU FORWARDING COMPANY est maintenant géré par la MACPHERSON, CRANE AND COMPAGNY depuis 1837, et l'OTTAWA fait partie de sa flotte. Ce vapeur a navigué sur cette même route comme remorqueur de barges au même moment que le St-ANDREWS et le WILLIAM KING, avant d'être modifié pour le transport de passagers en début de 1838. Ses 26 confortables cabines et sa salle à manger le rendent très populaire sur les lacs St-Louis et des Deux-Montagnes tant pour ses itinéraires réguliers que pour ses croisières de fin de semaines.

L'activité sur les grands trains de bois continue à capter mon attention. Leurs proportions doivent être problématiques lors de leur passage dans les endroits turbulents des rapides de la rivière. Mon père les a observés à quelques reprises au printemps, les années passées, lors de leur passage dans les rapides. Le gouvernement a fait construire des glissoires pour améliorer la descente des rapides. A leur départ, en eau calme, ces radeaux, appelés trains de bois, sont formés par l'assemblage d'un grand nombre de petits radeaux, appelés cribes. Ceux-ci sont le résultat de l'assemblage de 20 à 30 pièces de bois équarri de 50 pieds de longueur pour former des petits radeaux d'environ 24 pieds de largeur, soit la largeur des glissoires des rapides.

Arrivés à la tête des rapides, avant la construction des glissoires, les trains de bois et les cribes étaient entièrement démantelés pour descendre les eaux tumultueuses; des estacades capturaient les pièces de bois au bas des rapides et, les cribes et les trains de bois étaient rassemblés pour poursuivre leur flottage. Depuis que les glissoires existent, les trains de bois sont divisés en cribes seulement et chacun d'eux sont acheminés aux bas des rapides sur les glissoires, puis réassemblés pour poursuivre la



route vers leur destination. Cette amélioration permet d'économiser presque trois à quatre semaines de temps de livraison du bois et diminue de beaucoup les dommages causés aux pièces de bois. Il arrive parfois de voir de grandes voilures installées sur ces trains de bois pour accélérer leur vitesse quand les vents sont favorables. Cependant, de plus en plus, les trains de bois sont remorqués par des bateaux à vapeur en eau calme où la rivière se transforme en lac dans certaines parties de la vallée.

Les équipes de cageux ont tout ce qui leur faut pour vivre cette longue période de navigation à bord des trains de bois. Equipement de cuisine, abris pour dormir et se cacher des intempéries en plus de leur équipement pour travailler; tout y est disposé au centre de la structure. Vivre plus d'un mois et demi sur ces plates-formes n'est pas un métier de tout repos, spécialement lors du passage des rapides. Il n'est pas rare de voir la lueur d'un feu de camp sur ces radeaux la nuit et un filet de fumée s'échapper de leurs abris le jour surtout à l'heure des repas. C'est toujours une période de fête et de repos que ces valeureux hommes de la flotte se paient après les laborieux passages des rapides. Certains de leurs voyages, à cause des vents défavorables, peuvent parfois durer jusqu'à deux mois et demi pour atteindre Québec.

Certains de ces trains de bois contiennent jusqu'à 70 et même 100 cribes et peuvent contenir jusqu'à 1000 pieds cubes de bois par cribes. Il faut connaître les fonds de la rivière, ses courants et ses courbes pour ne pas échouer une telle masse, sans quoi d'énormes pertes de temps et d'efforts peuvent compromettre la livraison.

Notre bateau s'éloigne des trains de bois pour se diriger vers les écluses de Sainte-Anne au moment où les dernières traces de brume finalement se dissipent au-dessus de l'eau que le vent commence à rider. En sortant sur le pont avant, nous sentons une brise fraîche caresser nos visages.

Mon père me rappelle qu'il a rencontré Philemon Wright à quelques reprises lors de ses voyages dans la vallée. Il a quitté sa ferme de Woburn près de Boston au Massachusetts en 1797 pour venir explorer la qualité des forêts de la vallée et décida finalement de s'installer près des chutes Chaudières en 1800. Il y arriva accompagné d'un groupe d'émigrants américains et de sa famille et développa depuis une grosse exploitation forestière et plusieurs industries connexes. Aujourd'hui, lui et ses fils contrôlent presque tout le commerce du centre de la vallée de l'Outaouais et poursuit son expansion dans la vallée de la Gatineau. Les Wright possèdent presque tous les terrains des environs des chutes Chaudières. Plusieurs des nouveaux moulins à scie près de l'embouchure de la Gatineau sont aux mains des Wright. Ils encouragent aussi l'agriculture dans la région dont la production est nécessaire à l'approvisionnement alimentaire de leurs camps forestiers. Les résidents des bourgs et des villages environnant Wrightstown bénéficient de tout ce développement.

Nous longeons maintenant les deux rives de plus près sur lesquelles nous pouvons apercevoir de superbes boisés séparés de la rivière par des rives magnifiquement recouvertes d'herbages et de joncs qui ondulent à l'arrivée de vagues et des bourrasques de vent. A droite, le bout de l'île de Montréal cache l'embouchure de l'Outaouais et à gauche l'île Perrot nous bloque la vue de l'embouchure du St-Laurent. Cette île porte le nom d'un ancien marchand Perrot du commerce de la fourrure qui y avait installé un poste de traite vers 1670. En arrivant près de la première écluse, une belle petite église nous accueille; c'est la première église de pierres qui fut construite à Sainte-Anne. C'était jadis la dernière église sur le parcours des grands voyageurs qui pénétraient dans la vallée pour aller vers l'ouest. Ils y priaient leur patronne avant de quitter la civilisation pour s'enfoncer dans les grands espaces sauvages.

### 3- Le lac des Deux-Montagnes

Le bateau pénètre maintenant dans l'écluse de Sainte-Anne, étape qui nous élèvera au niveau du lac des Deux-Montagnes. Sainte-Anne est un petit bourg qui jadis était le point de débarquement et de portage des grands voyageurs qui profitaient de sa situation géographique pour se reposer un peu avant d'entreprendre leur long voyage vers les lointaines destinations sauvages. Dès que nous sommes élevés au niveau du lac des Deux-Montagnes, nous découvrons une vue magnifique sur cette immense masse d'eau bordée par la forêt sur les rives qui se perdent à l'horizon. Notre bateau sort de l'écluse et accoste tout près à un quai, le temps de laisser embarquer quelques passagers et laisser quelques matériaux à terre.

Un missionnaire vient d'embarquer, s'installe sur une banquette près de nous et se présente. C'est l'abbé Brady, un missionnaire catholique de la vallée des Outaouais. Il retourne à ses oeuvres. Il doit couvrir les territoires de Cumberland, Buckingham et la Lièvre. Durant son voyage à Montréal, monseigneur Bourget lui a indiqué qu'il devra dorénavant couvrir les cantons délaissés de Lochaber et de Clarence. Il explique qu'il a déjà passablement de territoires à couvrir et qu'il devra y mettre les bouchés doubles. En plus, dès son retour à Buckingham, il doit remonter la rivière la Lièvre pour visiter les postes de draves avant que les hommes commencent à redescendre avec leurs grandes idées de faire la fête en sortant du bois. Son dernier voyage des fêtes de Noël et du Jour de l'An dans les chantiers ne doit plus porter ses effets pour sauver ces âmes qui ne penseront qu'à tirer avantages des opportunités de la civilisation. Ce sont les deux plus belles périodes de l'année qu'il affectionne le plus. L'été en canot et l'hiver à pieds en raquettes, ces quelques semaines sont les plus valorisantes de son ministère.

Je lui fais part de mes plans d'établir une auberge dans Lochaber. Mon projet semble l'intéresser et il m'informe des inquiétudes que

monseigneur Bourget lui a transmises au sujet du peu de services religieux que les catholiques de ce canton reçoivent alors qu'ils sont entourés de protestants baptistes. Il est très difficile de structurer des services religieux dans ce canton du fait que les catholiques sont très dispersés et pauvres sur le territoire. Presque tous, sinon l'ensemble des catholiques sont des émigrés irlandais. Une telle auberge lui offrirait sûrement un pied à terre temporaire lors de ses visites dans le canton. Il pourrait y regrouper ses fidèles pour les offices. De là, il pourrait aussi les visiter plus facilement. Nous garderons sûrement contact et nous nous reverrons possiblement très tôt après son voyage sur la Lièvre.

Le bateau quitte maintenant le quai de Saint-Anne et entame sa course sur ce beau lac parsemé abondamment de petites îles qui agrémentent ce paysage magnifique. Les plus petites îles sont couronnées d'une basse végétation souvent dominée par quelques plus gros arbres et quelques chicots morts. Ces petites îles semblent parfois protéger les approches des plus grosses îles; ces dernières sont couvertes d'un riche couvert forestier verdoyant.

Très tôt à l'arrière de la rive droite, sur la pointe de l'île de Montréal, à moitié camouflées dans la végétation, les ruines du fort de Senneville se laissent deviner. Ce fort fut construit par le fils d'un riche marchand de fourrures, monsieur Le Ber, vers 1693. Le fort consistait en une grande place de rassemblement entourée d'un bastion à quatre tourelles qui dominaient tous les environs, tant le lac que les terres de la pointe de l'île. Ces installations demeurèrent longtemps un poste de traite des fourrures et de défense contre les attaques des Indiens. Le fort fut attaqué à plusieurs reprises par les indiens Iroquois et Mohawks et finalement brûlé par les troupes américaines lors de la guerre de l'indépendance à l'été 1776 lorsque le général Arnold marcha sur Montréal.

Un peu plus loin sur le bout de l'île de Montréal, sur une colline,

domine une tour sans toiture qui fut jadis le moulin du fils Le Ber. La végétation commence déjà à l'envahir. La nature reprend vite le dessus quand l'homme se retire de ce qu'il lui a pris. Ce secteur s'appelait le domaine des Boibriants qui avait été concédé à Sidrac du Gai, sieur de Boibriants, par le roi de France en 1672. La première maison du domaine fut construite cette année-là. Le domaine était couvert d'une très riche forêt à cette époque. Du Gai vendit son fief à Charles Le Moyne de Longueil et à Jacques Le Ber en 1688. La construction du moulin en forme de tour en maçonnerie assurait une bonne protection contre l'attaque des Indiens. Les Iroquois en eurent tout de même raison et l'incendièrent en 1691 et il fut laissé en ruines depuis ce temps.

Dépassé le bout de l'île de Montréal, nous atteignons la partie la plus large du lac des Deux-Montagnes où plus de 6 kilomètres séparent les deux rives les plus éloignées. Tout en se dirigeant vers Oka, les rives du lac se rapprochent et nous laissent voir de plus près de belles forêts d'érables et de hêtres dominées à l'arrière par de gigantesques pins blancs au pied de collines aussi verdoyantes. Nous longeons le quai de la mission de Oka où personne aujourd'hui signale le bateau pour prendre des passagers ou de la marchandise et nous poursuivons notre route. Après un certain temps, les rives du lac s'éloignent de chaque côté jusqu'à l'horizon pour nous offrir une vue magnifique sur le lac devenu à nouveau une vaste étendue d'eau où quelques bateaux s'affairent à remorquer un train de bois et quelques barges de bois de sciage.

Arrivé au bout du lac, nous pénétrons dans le chenal formé au nord par une île sauvage et au sud par la pointe de Rigaud qui cache l'anse qui abrite le quai près de l'embouchure de la rivière à la Glaise. Nous arrêtons au quai situé à un kilomètre et demi du village et repartons au bout de quelques minutes. Le bateau diminue de vitesse pour laisser passer un immense train de bois à quelques 100 mètres en avant de nous. Ce train de bois vient probablement tout juste d'être reconstitué à

Carillon après que ses cribes eurent descendu un à un les glissoires des rapides du Long Sault et de Carillon. Le missionnaire Brady nous explique sommairement comment ces radeaux sont assemblés à leur point de départ au haut de la vallée.

En général, les pièces de bois équarri sont flottées dans une anse de la rivière ou dans un endroit protégé des courants et assemblées par groupes pour former des cribes de 24 pieds de largeur, incluant les pièces non équarries qui les protègent de chaque côté. Toutes ces pièces sont retenues ensemble en plaçant de plus petits billots en travers en plusieurs endroits sur les premières pièces. Ces pièces sont traversées de chevilles de bois qui pénètrent dans les pièces sous-adjacentes pour retenir le tout en un solide radeau. Tous les cribes sont juxtaposés parallèlement et retenus ensemble de la même façon que les pièces des cribes. Entre 80 à 100 cribes forment un grand train de bois rectangulaire. La structure se brise rarement depuis que les glissoires permettent d'éviter les rapides. Seuls les cribes sont détachés pour descendre dans les glissoires.

A la vue de ce spectacle, le père Brady ne peut s'empêcher de nous entretenir un peu de la vie dans les chantiers où ces pièces de bois sont abattues et équarries. La forêt du haut de la vallée et de ses affluents couvrent d'immenses superficies de pins blancs et de pins rouges gigantesques et de très haute qualité. L'épinette rouge et blanche, le chêne, le bouleau et l'érable y poussent très bien aussi selon les endroits. Tous ces arbres, spécialement les pins, dressent leurs hautes cimes vers le ciel au bout de tronc d'une droiture surprenante. Cette forêt est vue, tant par le gouvernement que par les exploitants, comme une richesse inépuisable. Au train où vont les choses, les plus sages commencent à critiquer ce pillage incontrôlé qui détruira à jamais cette belle forêt, et ce encore plus vite que la colonisation des terres le fait. Bien sûr que les grands exploitants doivent obtenir des concessions de coupe et payer des droits de coupe aux agents du gouvernement. Les grands exploitants ont de très bonnes relations avec les gens du gouvernement qui ferment les

yeux; le massacre continuera encore longtemps. Déjà, les exploitants doivent établir leurs camps forestiers de plus en plus loin en forêt. Le saccage se poursuit sans penser à l'avenir et plusieurs s'enrichissent.

Les bûcherons se dirigent vers les chantiers en automne. La coupe de bois se fait généralement en hiver et le bois est flotté au bas des rivières jusqu'aux points d'assemblage lors de la crue des eaux au printemps. Chaque automne, une véritable armée de travailleurs forestiers pénètre la forêt à la grandeur de la vallée aussi loin que sur la rivière Témiscaming. Toutes les rivières qui permettent le flottage du bois sont envahies. Aussitôt que ces valeureux, laborieux et courageux hommes arrivent sur le site des opérations, ils construisent une longue habitation en grosses pièces de bois placées les unes sur les autres pour s'abriter des rigueurs de l'hiver. Ces campements souvent appelés "shanties", abritent généralement entre 40 à 60 hommes pour une période de 6 à 8 mois. Ces camps de bois ronds ne sont pas des plus chauds et confortables. L'air froid y circule presque librement. Pour y jeter un peu de chaleur tout en servant de cuisine pour nourrir les ouvriers, une place centrale y est aménagée pour garder un feu constamment allumé. Cet immense foyer est appelé la "cambuse" ou la "cookerie". De grosses bûches de bois y sont constamment jetées pour raviver le feu, ce qui sert de seul chauffage et d'éclairage dans cette rustique et immense habitation. Au-dessus de la cambuse, une grande ouverture dans la toiture permet à la fumée de s'échapper et contribue à l'aération de l'espace intérieur.

Au début de la saison, en arrivant, les hommes sont classés en catégories: les abatteurs, les scieurs, les équarrisseurs et les charretiers. L'hiver est long et rude et ils doivent être bien nourris. Le cuisinier est généralement recruté avec grand soin, car il doit être habile, patient, travaillant, costaud et d'une patience à toute épreuve. Nourrir plus de 40 grands et costauds gayards à partir d'une telle cambuse avec des chaudrons et des ustensiles démesurés n'est pas de tout repos. Ces

ouvriers forestiers doivent travailler de la levée du jour à la tombée de la nuit, ne prenant que peu de temps pour le repas copieux du midi qui est préparé et servi sur le site des opérations. Le froid ne les arrête jamais; leur estomac doit toujours être bien comblé. Ces hommes, durcis par la fatigue du labeur et les rigueurs de l'hiver en plus de vivre dans des conditions pitoyables, ont un appétit vorace et n'acceptent pas la moindre privation. La tâche du cuisinier devient alors lourde. Si l'effort et l'endurance des bûcherons n'ont presque pas de limite, l'exigence à combler leurs assiettes est sans borne. La viande comme le pain leur sont livrés sans restriction lors des repas. Le thé et la soupe aux pois leur sont toujours disponibles à la cambuse à volonté aux repas, en soirée et avant le coucher. Ces estomacs voraces ne ménagent pas leurs sautes d'humeur lorsque pas rassasiés ou insatisfaits. Malgré toute sa diligence et ses talents, le cuisinier n'évite pas les plaintes et les critiques de ses convives.

Cependant, leurs labeurs accomplis et leur estomac plein, ces hommes partagent leur gaieté, leurs chansons, leurs histoires. Ils s'amuse entre eux de la plus belle façon avant de reprendre leur force dans un sommeil profond sur des banquettes qui ne sont pas des plus confortables. Couchés dans les vêtements qu'ils ont portés le jour au travail, croupis sur une banquette de branches d'épinette dans des couvertures de laine, ils se réveillent certains matins avec un coin de leurs couvertures gelées au mur du camp qui est généralement couvert de givre.

Pénibles labeurs que d'abattre, scier, équarrir et transporter ces immenses pièces de bois, mais plus grands encore sont les risques et périls à flotter ce bois au bas des rivières quand arrive le printemps. Lors des débâcles et de la crue des eaux, il faut suivre tout ce bois sur la rivière, démêler et basculer les empilades dans les eaux vives et les rapides au risque de sa vie. Il faut acheminer ce bois afin d'en faire des radeaux comme l'on voit passer devant nous en ce moment. De longues heures sont passées à pousser et guider ses billots que l'on doit faire



reprendre le courant; plusieurs fois, il faut même se jeter à l'eau pour accomplir sa tâche en risquant de se faire coincer. Plusieurs ont vu disparaître un compagnon avec qui ils avaient passé toute une saison au chantier.

Une partie de ces valeureux hommes ne reste pas longtemps à fêter leur retour mais s'emploient à monter des trains de bois et s'embarquent pour le long voyage vers Québec sur ce bois qui est toute leur vie. Ce sont eux les vrais générateurs du développement de notre pays.

Carillon commence déjà à faire voir son quai et ses habitations au loin. Le temps passé à écouter notre compagnon de voyage nous a fait oublier le paysage et une partie de la distance parcourue nous a échappé. Les passagers commencent à se masser à l'avant du bateau pour mieux observer l'accostage.

#### 4- Carillon, porte de la vallée

Nous approchons du quai de Carillon, porte d'entrée de la vallée des Outaouais. C'est aussi le terminus de la ligne de navigation Lachine-Carillon. Les plus petits bateaux peuvent continuer vers l'ouest en empruntant les écluses et les canaux le long des rapides jusqu'à Grenville, mais le passage n'est pas assez large pour les vapeurs transportant les passagers. Les bateaux Durham et d'autres plus petits se chargent généralement de transporter les matériaux, les animaux, l'équipement et autres marchandises au-delà de Carillon par les canaux. Les voyageurs se rendent de Carillon à Grenville, une distance d'environ 14 milles, en diligence sur une piste très difficile qui est en voie d'amélioration. Carillon est donc un poste de transbordement et de transfert desservant la vallée des Outaouais.

Ce poste est un endroit qui permet à beaucoup de gens de faire des rencontres fort intéressantes du fait que tous les voyageurs allant dans la vallée doivent passer par ici. Un séjour d'une journée à Carillon est souvent une opportunité de faire des contacts intéressants qui ne seraient souvent pas possibles autrement. C'est pourquoi mon père y séjourne toujours au moins une journée lors de ses voyages d'affaires dans la vallée.

Carillon, au moment de l'accostage, fait voir ses quelques vingt bâtiments étalés sur une longue pente douce presque totalement dépourvue de végétation. Deux bâtiments d'entreposage de marchandises indiquent bien l'importance du volume de transport de marchandises qui doivent être manipulées ici. Tout en haut de la colline, domine la résidence de Chas. John Forbes, appelée aussi la Maison Bellevue, construite en 1827, où l'aristocratie britannique y trouve souvent place à discuter des affaires de la colonie. Sir John Colborne, comte de Dalousie et commandant de l'armée de la répression et Sir John Kempt, alors qu'il était gouverneur du Canada, y passèrent plusieurs séjours pour

discuter des problèmes de la vallée. C'est aussi là que certains pourparlers auraient eu lieu pour organiser les recherches pour retracer Papineau, O'Calaghan, Desrivières, T.W. Brown et Ovide Perreault, les fils de la liberté. On dit que plusieurs d'entre eux, dont Papineau auraient fui vers les Etats-Unis par la rivière Richelieu l'an dernier. Il paraît que Papineau pourrait bien être maintenant en France.

Le bateau vient de toucher le quai et les gens, comme toujours, se massent autour de la sortie pour attendre l'accès à la passerelle. Ne se pressant pas, quelques personnes avec nous, attendent dans le salon principal du bateau que la foule se dégage avant de descendre. Un costaud gaillard aux cheveux roux et frisés nous salue et se présente. Nous lui rendons la pareille; il poursuit en nous expliquant qu'il retourne chez lui à Lochaber après avoir fait une visite à Montréal chez des parents et avoir réglé quelques affaires. Il est installé sur un lot de colonisation près des Stevens le long de la rivière la Blanche.

Il y a près de 10 ans, en 1830, ce gars, James McNeil, arrivait à Lochaber avec quelques effets personnels, une vache et des provisions pour un an. Avec ses maigres ressources, il prit d'assaut un lot entièrement boisé, isolé et sans bâtiment. Il fallut abattre des arbres, défricher une acre de terre et y construire une première cabane, minable maison qui ressemblait beaucoup plus à un abri. Il vendit ses premières billes de bois aux Stevens afin de se procurer ses premiers outils et matériaux que ces derniers avaient en réserve dans leur entrepôt. Ainsi, il parvint à améliorer ses installations et à s'approvisionner pour passer le premier hiver.

Après quelques années, il parvenait à domestiquer assez de terre pour commencer à vraiment cultiver la terre. Sa persévérance et sa ténacité lui permettaient, cette année-là, de semer deux minots de blé et treize minots d'avoine. A l'automne, il en récoltait avec fierté une bonne récolte. Plus tôt, à la fin de l'été, il se rappelle encore sa joie à voir

onduler ses petits champs dorés au gré des vents. Du bout de ses champs, il regardait sa modeste chaumière et les quelques abris qui l'entouraient en faisant des plans pour l'avenir. L'espoir de meilleurs jours faisait vibrer son coeur et doublait son ardeur. A la fin de la saison, la récolte était belle. Il put récolter pas moins de 350 minots d'avoine et 80 minots de blé. Les années suivantes, il put même vendre ses surplus aux Stevens qui lui remettaient d'autres biens et services en échange. L'an dernier, il récoltait 690 minots de grains et 400 minots de pommes de terre, dont plus de la moitié fut vendue chez les Stevens pour leurs opérations forestières.

Ce valeureux colon, peut maintenant vivre heureux avec sa petite famille sur sa petite ferme. Sa femme et ses quatre enfants l'aident à améliorer ce petit domaine. Durant cette courte absence, ils voient à nourrir les animaux comme si lui était là. Avec fierté, il se plaît à énumérer son cheptel: quatre chevaux, cinq vaches, six moutons et une basse-cours bien garnie. Dix ans de durs labeurs et de sueurs, mais il a le coeur plein de satisfaction et de fierté pour ce qu'il a pu construire avec sa famille. Il espère bien me revoir lorsque je serai établi à Lochaber. Je lui dis que je m'installerai chez les Stevens pour la période de construction de mon auberge.

Dès notre descente sur le quai, McNeil nous quitte en vitesse pour s'assurer une place sur la diligence qui partira bientôt pour Grenville. Mon père et moi nous dirigeons vers l'auberge avec nos bagages. Dépassé les deux entrepôts du quai, nous apercevons à quelques cents pieds à gauche, un bateau Durham qui s'enfile dans la première écluse du canal. Devant nous, le long de la piste nous croisons les bâtiments du bourg de Carillon. La plupart des bâtiments sont construits de grosses pièces de bois équarri blanchi à la chaux. Les toitures de bardeaux noircies par le temps tranchent avec leur blancheur. Quelques bâtiments plus gros dominant par leurs murs de pierres et leur stature. Nous atteignons l'auberge, le premier bâtiment de pierre duquel une

colonne de fumée s'étire au-dessus d'une colossale cheminée. Un peu à gauche, juste avant l'auberge, une petite maison en pièces de bois loge les bureaux des agents de la navigation et des opérations des écluses et du canal. Derrière l'auberge, le magasin général domine avec ses deux étages surélevés au-dessus de ses fondations qui émergent du sol. A l'arrière de la résidence Forbes, au haut de la pente, de superbes pins blancs semblent vouloir protéger toutes ces habitations.

De la porte de l'auberge, une vue magnifique s'offre à nos yeux. La rivière et le bas des rapides s'étalent devant nous à l'arrière de la rive et du quai qui fourmillent d'activités. Le transbordement des marchandises et les gens qui descendent des diligences qui arrivent de Grenville pour le prochain départ de l'Ottawa se confondent avec le mouvement des gens qui s'appêtent à monter dans les diligences qui retournent à Grenville pour le départ du Shannon. Ces mouvements de foule donnent une vie intense à ce petit bourg qui redeviendra tranquille après le départ de l'OTTAWA. A cette activité, s'ajoutent les mouvements lents qui caractérisent le déplacement des quelques petits bateaux qui s'appêtent à prendre la première écluse du canal pendant qu'un autre termine ses manoeuvres pour y sortir.

Un peu plus tard, après s'être installés dans notre chambre, nous retrouvons près de la salle à manger où l'aubergiste, un cabaret à la main, nous informe que nous pourrions manger ce midi dans le grand salon. Du pain, de la viande froide et de la bière y seront servis dans quelques minutes. Tous les lundis midi, c'est la fête; le nouvel arrivage de bière de la brasserie Molson de Montréal stimule toujours la générosité de l'aubergiste qui fait les frais de la première tournée. Ce geste gardera la clientèle à l'auberge pour le reste de l'après-midi. Après le transbordement des fûts de bière dans les bateaux Durham qui approvisionnent la vallée, les fûts de l'auberge sont montés et la fête commence. L'aubergiste fait sauter le bouchon du premier fût et tout le monde entre dans le jeu. Nous restons à trinquer pour un moment avant

d'aller visiter un peu les alentours.

Nous entrons dans la fête pendant que l'OTTAWA signale son départ pour retourner à Lachine. Les fruits séchés, les taillades de lard salé et les morceaux de pain frais sur les tables accompagnent les pichets de bière mousseuse. Chacun à son histoire et son aventure à raconter. C'est à ne plus s'y entendre. Il y a toujours foule ici le lundi midi jusqu'au souper. Certains touristes y planifient toujours une halte d'une journée en début de semaine pour faire la fête et prendre partie de ce qui est devenu presque un rituel. La halte à Carillon pour plusieurs est devenue une partie traditionnelle des voyages sur l'Outaouais. L'aubergiste est toujours à l'affût des caractères trop turbulents, car très tôt l'esprit des plus costauds s'échauffe. Dans un pays où la rébellion a tout récemment fait bouillir les esprits les plus calmes, une simple boutade mal perçue peut devenir prétexte à un règlement de compte.

Au plus fort de la fête au milieu d'après-midi, nous décidons de quitter ce brou-ha-ha pour faire une reconnaissance des alentours et peut-être faire quelques rencontres intéressantes. La température est formidable et l'atmosphère extérieur beaucoup plus reposant que le vacarme de l'auberge. Le martellement de la forge à mi-chemin à gauche entre l'auberge et le quai attire notre attention et nous invite à aller dans cette direction. Nous arrêtons en face de la grande porte de la forge et observons le forgeron modeler une pièce sur son enclume. Après l'avoir martelée un certain temps en y faisant jaillir des jets d'étincelles, il la plonge dans la cuve d'eau d'où jaillit une vapeur qui simultanément est accompagnée d'un sifflement sourd. D'un mouvement lent, il dépose la pièce dans son feu de forge au bout de ses longues pinces et de l'autre main, avec l'aisance du musicien, actionne le soufflet de la forge en balançant un long levier au-dessus de sa tête. Chaque compression du soufflet fait rugir le feu de la forge qui crache brillamment ses langues de feu d'un rouge-bleu transparent. Sa pièce devient très vite rougie et au bout d'un moment, il la retire du centre du feu de forge et

recommence à la marteler tout en la retournant pour lui donner la forme désirée. Les étincelles jaillissent à chaque coup pendant que le marteau émet des bruits métalliques perçants sur l'enclume. Les yeux du forgeron restent fixés sur la pièce comme si rien d'autre n'existait autour de lui. Puis il replonge à nouveau sa pièce dans l'eau de la cuve comme précédemment. Il pose sa pièce sur l'enclume et s'éponge le front de sa manche en jetant un regard vers nous.

Reconnaissant mon père, il le salue en se dirigeant vers nous. Mon père s'occupe de ses approvisionnements en pièces de métal chez un fournisseur à Montréal. Nous ne l'embêtons pas trop longtemps, car mon père reviendra prendre ses commandes en soirée. Après quelques minutes à échanger avec lui pour le saluer, nous poursuivons notre promenade vers la rivière et le martellement de la forge ne tarde pas à se refaire entendre à nouveau.

A quelques cinquante pieds du quai, avant le premier entrepôt, une piste nous mène vers la première écluse du canal. Tout au long de la piste, nous avons une belle vue d'ensemble du poste de Carillon et de ses alentours. Pas un arbre ni un arbuste à moins de plusieurs centaines de pieds des bâtiments et toute la pente est dénudée. Mon père m'explique que cette façon de restreindre la végétation avait pour but d'assurer la sécurité des habitants contre les attaques des indiens venant sur la rivière et pour pouvoir se préparer assez vite à la défense. C'est aussi pour garder les habitations à distance de la forêt en cas de feu de forêt. Cette distance de la forêt permet aussi d'apercevoir les attaquants venant de la forêt.

A mi-chemin vers l'écluse, nous apercevons un bateau Durham qui entre par la première porte de l'écluse qui se referme derrière lui. Nous accélérons le pas pour observer la manoeuvre de plus près. Sur la côte nord de la porte de l'écluse, deux éclusiers complètent la fermeture de la porte en la poussant à l'aide d'une longue perche. Dès que la porte

est bien fermée, l'éclusier du côté sud de l'écluse sur le deuxième palier en avant du bateau ouvre les vannes de remplissage du sas en actionnant la roue de contrôle de l'eau. Dès que les vannes ouvrent, l'eau bouillonne en avant du bateau près de la porte et le niveau de l'eau commence à monter.

Le bateau Durham est de construction magnifique. Près de 60 pieds de longueur sur près de 8 pieds de largeur, sa silhouette allongée et étroite lui permet une manoeuvre facile dans les canaux de la rivière des Outaouais. Son fond plat qui ne dépasse pas plus de deux pieds et demi de tirant d'eau en charge et seulement à peine 5 à 6 pouces à vide lui permet non seulement une bonne stabilité, mais surtout une navigation en eau peu profonde. Son mât de quelques 38 à 40 pieds au-dessus du pont permet d'étaler une voile au-dessus de l'écoutille par vent favorable. Il n'est pas rare que certains navigateurs expérimentés se risquent à descendre les rapides pour sauver du temps au retour lorsqu'ils sont à vide ou peu chargés. Sa cale ouverte permet de charger de fortes cargaisons dépassant de beaucoup le pont par temps calme. Ce bateau devant nous en est bien la preuve. La cargaison de barils de lard salé, de fûts de bière et autres marchandises dépassent de près d'un pied la poupe et la proue sur toute la longueur. Le remorquage de ces bateaux accélère de beaucoup la vitesse de livraison, mais généralement, quatre rameurs et un homme à l'aviron de gouverne suffisent amplement à les déplacer à des vitesses acceptables. Dans les courants forts, la manoeuvre est lente et les rameurs doivent piquer leurs rames au fond; tenant l'autre extrémité de ces rames de plus de 15 pieds ils poussent des pieds sur le rebord du bateau en marchant jusqu'à la poupe. Répétant la manoeuvre jusqu'à l'eau plus calme, le bateau avance lentement. En eau plus calme, les rames s'actionnent à l'inverse de l'ordinaire, permettant aux rameurs de voir les obstacles dans le lit de la rivière.

Le bateau atteint maintenant le niveau supérieur de l'écluse et les éclusiers ouvrent la porte à l'aide de la grande perche et le bateau se



libère en avançant dans la deuxième écluse et finalement dans la troisième par les mêmes manoeuvres.

Avant la construction des canaux, la remontée de la rivière était pénible et longue. Aujourd'hui, une longue journée suffit. Jadis, au temps des premiers voyages de Philemon Wright, une remontée rapide pouvait prendre de quatre à cinq jours. Avec ces bateaux Durham, dans les rapides, deux hommes de chaque côté du bateau se plaçaient près de la proue face à l'avant du bateau. Ils ancrèrent l'extrémité de leurs longues rames au fond de la rivière et l'autre extrémité bloquée sur leur épaule, ils travaillaient des pieds sur l'étroite passerelle de chaque côté du bateau. Tout en se battant avec force contre le courant, leur pieds parvenaient jusqu'à la poupe pour faire gagner autant de distance au bateau dans l'eau. Ils devaient répéter la manoeuvre jusqu'au haut des rapides.

Nous retournons lentement vers le quai, puis tournons vers l'auberge pour nous préparer pour le repas du soir.

## 5- La soirée à Carillon

Après un brin de toilette, vers sept heures, nous descendons à la salle à manger. Une longue table robuste en pin blanc traité à l'huile de lin, recouverte d'une nappe de toile de lin ocre, remplit presque la salle. De belles chaises droites robustes de même style y sont disposées tout autour. Des couverts et des plats d'étain attendent les convives. Quelques-uns sont déjà installés à la table et nous les rejoignons suivi très vite par d'autres. Dès que la femme de l'aubergiste observe que nous sommes tous installés, elle découvre les plats et nous invite à nous servir. Plusieurs plats dégagent une vapeur et un arôme qui aiguissent l'appétit. Pommes de terre, rôti de boeuf agrémenté de sauce, carottes et navets en plus de quelques tranches de porc salé n'attendent qu'à être agressés. De la soupe au pois est servie à ceux qui en désirent. Le pain de seigle, le beurre du pays et quelques marinades agrémentent la table où l'on peut se servir à volonté.

C'est le silence presque complet autour de la table. Les convives semblent empressés d'en finir et, croyez moi, l'appétit ne semble pas manquer. En vingt minutes presque tout le monde a fini de manger et seul bientôt mon père et moi demeurons à la table avec un autre convive en sirotant notre thé. Enfin la conversation s'enclenche avec notre compagnon de table. Son accent trahit son origine irlandaise. De bonne carrure, il semble ne pas dépasser 35 ou 40 ans. Il retourne à Montréal chercher sa femme et son petit garçon chez un oncle qui travaille à la brasserie Molson. Sa femme débarquera d'Irlande au cours de la semaine. Il est arrivé au Canada l'an dernier pour domestiquer un coin de terre afin d'établir sa famille dans de meilleures conditions qu'au pays. Comme on lui avait dit que le premier hiver n'était pas facile quand on arrive ici, il avait décidé d'y venir seul pour la première saison froide. Il fit ensuite venir sa famille dans de bonnes conditions. Il profite de son passage à Carillon pour se payer une journée de repos.

Notre compagnon, nommé James Maloney, nous explique tous les déboires qu'il a dû surmonter depuis son arrivée l'an dernier. Il avait quitté une Irlande tourmentée par la famine et la misère, et il avait cru

débarquer dans un pays rude mais accueillant et facile à domestiquer. Quel ne fut pas sa surprise de rencontrer une foule d'embûches dès son arrivée pour se faire attribuer un lot dans la vallée. N'ayant pas pris d'arrangement avant son départ avec une agence de parrainage, le bureau des agents de la colonisation ne voulait pas lui concéder un lot dans la partie basse de la vallée. Le bureau voulait le diriger au bout du monde, loin en haut des chutes Chaudières. Ce bureau de la colonisation était opéré par la British American Land Company, créé par le gouvernement britannique pour augmenter la proportion de colons de langue anglaise sur le territoire du Bas-Canada. Du fait que, durant la rébellion de 1837, beaucoup d'irlandais catholiques avaient joint les rebelles de Papineau et de Neilson, la compagnie de la couronne essayait de refouler les autres Irlandais émigrants nouvellement arrivés, spécialement les Irlandais catholiques, le plus loin possible à l'ouest loin des Canadiens. Maloney a dû travailler plusieurs semaines dans le port de Montréal à de piètres salaires jusqu'à ce qu'il rencontre des marchands et négociants assez influents pour lui aider à convaincre la compagnie d'accéder à sa demande. Il savait que quelques lots étaient encore inoccupés à la limite de Lochaber-Gore et de la Petite Nation, près de la baie Noire. Pour y arriver, il avait dû fermement se présenter comme protestant irlandais fidèle à la couronne britannique.

Comme il avait perdu beaucoup de temps à Montréal, il arrivait tard à l'automne sur son lot près de la baie Noire et ne put que construire une cabane pour passer l'hiver. Il se rendit donc visiter Alison Cook, gérant des opérations de Peter McGill à la seigneurie de la Petite Nation, pour solliciter du travail. Cook cherchait un contremaître sur qui il pouvait compter pour coordonner les coupes de bois sur les terres boisées des Papineau. Vers la fin de l'hiver, Cook lui offrait une ferme déjà installée dans la seigneurie. N'eusse été des conflits que Peter McGill avait sur l'interprétation des droits dans la seigneurie, Maloney aurait pu s'y installer. Mais l'administrateur du seigneur fit respecter la liste de priorités des colons qu'il possédait; Maloney retourna donc sur son lot du fait que Cook ne put saisir la ferme du colon endetté. Cook offrit bien à Maloney de continuer à travailler pour lui dans la seigneurie, mais il préférait installer sa famille sur une ferme. Il retourna donc très tôt au printemps, répara sa cabane qui avait souffert des rigueurs de l'hiver,

avança le défrichage et le brûlage des abattis et fit quelques semences en vitesse. Il espère pouvoir défricher quelques acres supplémentaires cet été pour vraiment devenir un vrai colon avant l'hiver.

La femme de l'aubergiste commence déjà discrètement à dégarnir la table pour indiquer que l'heure du repas est terminée. En sortant de la salle à manger, mon père m'indique qu'il doit aller rencontrer quelques clients. Nous nous séparons, car je veux rencontrer le propriétaire de l'auberge pour connaître son point de vue sur les affaires dans la vallée. Il est à prendre un moment de repos dans le fond de la grande salle près du foyer. Je me dirige vers lui.

Il m'invite à m'asseoir et nous échangeons un peu de choses et d'autres et finalement sur mes plans d'établir une auberge à Lochaber, canton qui lui est assez familier. Il m'explique que Lochaber commence seulement à vraiment se développer. Très peu de services y sont disponibles autres que ceux dispensés aux colons par les Stevens. Il y a bien trois tavernes minables à travers le canton, mais ce n'est rien pour aider les colons qui s'y enivrent plutôt que de défricher leurs lots. Les rares voyageurs débarquant des bateaux au milieu de nulle part, doivent faire une bonne distance pour trouver une habitation. Il y a un urgent besoin d'une auberge et de services pour les voyageurs près du quai. Les Stevens, en plus d'opérer des chantiers le long de la rivière La Blanche, opèrent une forge et un poste d'approvisionnement à l'embouchure de cette rivière sur l'Outaouais. Seuls les services religieux protestants sont assurés par le pasteur Edwards de Clarence qui vient chez les Stevens. Il serait difficile qu'un missionnaire catholique y visite les catholiques. Les Stevens, récemment, planifiaient moderniser leurs installations et installer un magasin général. Certains négociants et marchands prétendent que la fabrication de la potasse pourrait y être rentable autant que l'opération de quelques moulins à scie. La forêt sur la plupart des lots y est encore intacte et de bonne valeur. Il est répété, cependant, que la vie n'y est pas facile. Ecossais et irlandais, protestants et catholiques, les colons ne font pas toujours bon voisinage. De vieilles rancunes apportées avec eux des vieux pays ne semblent pas s'être éteintes complètement.

Une auberge aiderait sûrement à attirer des établissements qui

accéléraient le développement de la vallée de la rivière La Blanche. Une auberge deviendrait la porte d'entrée du canton, le centre vital des communications avec la population lors du séjour des voyageurs et le centre d'activités sociales locales. Nous échangeons longuement sur ce sujet jusqu'à ce que l'aubergiste soit interpellé par sa femme pour préparer le menu et les activités du lendemain.

Il est neuf heures quand il me laisse et je décide de prendre une bouffée d'air à l'extérieur en attendant mon père. Celui-ci arrive à l'auberge comme je descends les marches de la véranda. Nous échangeons un peu sur les dernières quelques heures passées à Carillon. Nous nous couchons très tôt pour être en forme pour le départ dès la levée du jour demain matin.

## 6- En route vers Lochaber

Nous sommes dans la diligence sur la route allant vers Grenville dès la levée du jour. La route n'est pas des plus carrossables et la diligence en est secouée de toutes parts. Le cocher doit utiliser tout son savoir faire pour éviter les trous qui l'obligent parfois même à frôler les branches sur les cotés de la route. Nous filons tout de même à bonne allure car le bateau de la ligne Grenville-Bytown décroche les amarres à sept heures. La route, pour ne pas dire la piste, est tantôt bordée d'une futaie de grands arbres, tantôt de petites prairies ou de friches. De rares champs récemment labourés et semés entourent de modestes petits bâtiments de fermes. Après un peu plus d'une heure, nous arrivons à l'entrée du poste de Grenville et très tôt la diligence s'immobilise devant l'auberge près du quai. Nous descendons, prenons nos bagages et embarquons sur la passerelle menant sur le SHANNON rejoindre les autres voyageurs. Le bateau part bientôt.

Je suis irrémédiablement maintenant en route vers Lochaber. Mon père s'y rend directement avec moi chez les Stevens pour ensuite m'y laisser après quelques jours pour aller à ses affaires dans la vallée. Il reviendra me saluer avant de redescendre vers Montréal. Il y a foule sur le bateau. A leur allure, il n'y a pas de doute que ce sont en majorité des émigrants qui remontent l'Outaouais pour s'y établir.

Déjà confortablement installés sur le bateau, le retentissement du signal de départ nous fait sursauter. Les amarres sont hissées à bord et le grondement des machines fait vibrer nos pieds sur le pont. Le bateau s'éloigne lentement du quai et pointe vers le large. Il est un peu plus de sept heures, l'air est encore frais et le vent très léger. Le ciel est clair et le soleil semble annoncer une belle journée avec ses rayons qui commencent à inonder l'horizon au-dessus de la tête des arbres.

A moins que des chaloupes signalent le bateau, nous dit-on au porte-

voix, le bateau ne fera qu'un arrêt à Bonsecours avant de faire son deuxième arrêt cédulé à Lochaber. Les passagers voulant des boissons et manger pourront le faire en se rendant au comptoir du grand salon durant tout le voyage. Des dépliants décrivant les points d'intérêt sur les rives de l'Outaouais y sont aussi disponibles. On nous signale que les rives de la rivière offrent un magnifique paysage naturel où la forêt garde encore toute sa beauté sauvage. Le voyage s'annonce calme et un peu plus rapide que prévu. Le paysage n'a rien de comparable à ce que nous offrait la première partie de notre voyage entre Montréal et Carillon. Nous avons nettement l'impression de naviguer entre les deux rives d'une rivière et non sur un lac. A l'arrière de la rive superbement boisée du côté nord, nous pouvons admirer les belles collines verdoyantes de l'arrière pays. C'est un panorama à faire rêver les moins aimant de la nature. A quelques endroits, quelques rares éclaircies dans la forêt sur les rives nous rappellent que ces terres sont exploitées par des colons.

Dépassé la tumultueuse rivière Rouge dont l'embouchure est presque camouflée par des petites îles à effleurements rocheux, la rivière devient plus large et les collines à l'arrière de la rive nord prennent de la distance jusqu'à parfois complètement disparaître. Juste avant d'atteindre les premières terres de la Seigneurie de la Petite Nation, les rives de la rivière se resserrent au point où l'on pourrait y distinguer facilement une personne d'une rive à l'autre. Le courant semble doubler de vitesse et ralentir la course du bateau. Après un certain temps, nous nous dirigeons vers le quai de Bonsecours, et un préposé nous avise que l'arrêt sera très court et que personne n'est autorisé à quitter le bateau.

Des rumeurs circulent avançant que la Seigneurie est en mauvaise posture depuis la rébellion de 1837. Louis-Joseph Papineau est en exil et ses censitaires se sentent insécures et sont souvent harcelés par les gros entrepreneurs qui exploitent des moulins et les réserves forestières pour le compte des Papineau. Les Papineau ont reçu des offres d'achat pour

leur seigneurie, mais ils résistent toujours. Cette seigneurie qui tient au coeur de la famille Papineau est la seule tenure seigneuriale située aussi à l'ouest de Montréal dans la vallée.

Samuel Stevens de Lochaber commença à travailler dans la seigneurie pour Thomas Mears en 1804 alors que ce dernier avait un contrat de coupe de bois sur les terres des Papineau. Il y travailla jusque vers 1820 alors que William Burrows le remplaça suite à une mésentente avec Mears. Samuel Stevens alla pour un certain temps à Hawkesbury s'occuper à la construction de moulins à scie à la demande des frères Hamilton. Puis, il participa au flottage des radeaux de bois vers Montréal et Québec pour le compte des Wright et de Mears avant d'aller s'installer à Lochaber. C'est ce qui expliquerait tous les contacts et influences que les Stevens ont dans la vallée.

Le bateau vient tout juste de quitter le quai de la pointe Bonsecours; de gros nuages gris nous coupent du soleil radieux qui nous réchauffait depuis le début de la matinée. Un vent frais commence à balayer le pont du bateau dès que nous croisons l'entrée de la Baie Pentecôte. Nous longeons pour un bon moment la grande presque île du fief de Plaisance qui est presque entièrement cultivée. Elle protège le grand territoire de chasse aux canards de la longue et étroite Baie-Pentecôte du Seigneur Papineau. Cette baie est réputée être le meilleur territoire de chasse de la vallée à cause de son complet isolement de la rivière et de ses longues herbes aquatiques qui en recouvrent presque la moitié de la surface. La Baie-Noire fait aussi partie de ce territoire de chasse du seigneur, mais est de dimension plus modeste. La rivière Petite Nation se jette presque à même l'entrée de la Baie-Noire. Les rives de la rivière dans ce secteur un peu plus large sont aussi couvertes de ces longues herbes où la faune aquatique est abondante en toutes saisons. Une multitude de petites baies fortement recouvertes de végétation aquatique s'ouvrent sur les deux rives de la rivière. La rivière Nation-Sud se jette dans la rivière des Outaouais juste en face de l'entrée de la Baie-Noire sur l'autre rive. Un



peu plus loin, la rivière s'élargit. Le bateau s'engage dans le chenal sud.

Nous sommes à la limite ouest de la Seigneurie, vis-à-vis le secteur de la rivière de la Petite-Nation. A quelques milles au nord sur cette rivière, Peter McGill exploite les forêts et un moulin à scie sous ententes contractuelles avec la famille Papineau. C'est un secteur que mon père a visité à quelques reprises. Il a même séjourné quelques jours l'an dernier avec McGill à la jolie résidence de pierre sur les rives de la Petite-Nation au nord de la Baie-Noire.

Le chenal sud longe une série d'îles dont la végétation semble être demeurée un paradis sauvage. De gros frênes noirs, quelques ormes d'Amérique et d'énormes saules recouvrent une dense végétation arbustive au sol. Au milieu de cet alignement d'îles, le Shannon traverse vers le chenal nord et fait s'envoler une trentaine de canards noirs en bordure des longues herbes entre les îles. La rivière est plus large dès que nous entrons dans cette portion de la rivière. Bientôt, longeant l'île suivante, nous distinguons, sur la rive nord, l'embouchure du petit ruisseau Petite Blanche suivi à l'ouest de terrains humides couverts d'une végétation basse entrecoupée de boisés de plaines rouges et de saules. Nous approchons ensuite de l'île Clarence, et distinguons très nettement le quai de Lochaber. L'île camoufle la rive sud où le quai de Clarence est situé. Le bateau diminue déjà sa vitesse en pointant vers le quai de Lochaber.

## 7- Le choc de l'arrivée

A première vue, ce n'est pas la grande civilisation, ce coin de pays. L'accostage se fait à un quai de fortune où personne ne semble se préoccuper de notre arrivée. Nous sommes avisés que le bateau n'arrête que pour nous laisser descendre sur le quai. Dès que le bateau touche le quai, deux préposés du bateau sautent sur le débarcadère pour enrouler les amarres temporairement aux coins de la structure. Dès que nous mettons les pieds sur le quai, les deux hommes remontent sur le bateau avec les amarres. Un sac de la Poste royale est laissé sur le quai avec nos bagages. Au bout du quai, un cocher descend d'une voiture, vient vers nous et, amasse le sac laissé avec nos bagages. Il nous demande si nous sommes les visiteurs attendus par les Stevens où il apporte le sac du courrier. Il nous invite à monter avec lui pour nous rendre chez les Stevens.

Pas une habitation n'est visible du quai. Seules la rivière et la forêt tout au plus pour nous accueillir à part ce cocher peu bavard et sévère. Le seul autre signe que quelqu'un vit dans ces lieux nous vient de quelques cribes de bois équarri attachés à la rive à l'ouest du quai. Et dire que je veux faire mon royaume de cette désolation. Le cocher s'engage sur une piste pleine d'ornières boueuses longeant la rive vers l'est pour quelques cents pieds. La piste tourne vers le nord sur un terrain plus haut et la piste s'améliore un peu. Le chemin est bordé de broussailles touchant presque à la voiture tirée par un cheval nerveux. A l'arrière de cette bande de broussailles, une forêt dense de frênes noires, d'ormes d'Amérique et d'érables rouges forme un rideau étanche. Plus loin, à droite sur une hauteur, quelques pins blancs dominant un sommet du boisé.

Après avoir roulé sur une certaine distance, traversant un bas-fond humide, la route est couverte de traverses de bois. Nous nous engageons ensuite dans une pente qui nous monte vers une croisée de chemin.

Nous nous engageons dans l'embranchement allant vers l'ouest où, après un mille et demi, nous dit le cocher, nous arriverons au poste des Stevens. Quelques champs de culture et des modestes bâtiments éloignés nous rassurent que le canton subit tout de même certains élans de colonisation. Les habitations de ferme et les bâtiments sont de très petites dimensions et dans un état démontrant tant la pauvreté que le manque d'organisation.

Ces petites maisons de pièces de bois, les abris pour animaux et les clairières entourées de clôtures de perches de cèdres ne m'impressionnent pas plus que cette piteuse route démontrant la pauvre qualité de vie de ce coin de pays perdu. Notre voiture tourne sur une petite route allant vers le sud et nous apercevons très tôt la maison et les bâtiments du poste des Stevens. Ces installations surprennent et contrastent très fort avec ce que nous avons vu sur la route en venant ici. Ce premier coup d'oeil ne m'a sûrement pas donné une vraie idée de ce qu'est la colonisation ici. Les minuscules champs défrichés et cultivés, les modestes petites maisons de pièces de bois équarri et les quelques abris recouverts de gros bardeaux ne présentent sûrement pas l'image de colons prospères. Le cocher nous informe que près du cinquième des terres seulement est partiellement défriché et cultivé. La grande majorité du territoire demeure toujours couvert de riches forêts. La forêt sera encore longtemps le seul moyen de développement du canton. Les installations des Stevens en témoignent bien, nous affirme notre cocher.

Au bout de la route, nous nous dirigeons vers l'entrée de la maison à trois étages des Stevens. Sur le seuil de la porte, un grand vieillard à la barbe blanche, le père Stevens nous regarde arriver d'un air sérieux. Il nous fait finalement signe de descendre et se dirige vers nous. Après avoir demandé au cocher de rentrer nos bagages dans la maison et de porter la poste à l'entrepôt, il nous offre à boire un peu d'eau au puits tout près. Mon père me présente au vieil homme qui déjà me met devant la vraie réalité de la vie ici. " La vie n'est pas de tout repos ici et les

paresseux n'y restent pas longtemps, ou n'ont pas la vie facile. Les petits restent sur les terres à crever pendant que ceux qui exploitent le pays font de bonnes affaires. Il faut faire ce qui rapporte des profits, sinon ce sont les autres qui contrôlent tout. Rien n'est gratuit dans ce pays de misères et chacun doit travailler dur pour y faire sa place."

Les frères Samuel et Hamlet Stevens seront de retour vers la fin de l'après-midi. Nous mangeons un peu et le père Stevens nous amène tout près de l'embouchure de la rivière La Blanche pour nous faire voir les cribes de bois qui attendent d'être pris en charge par les trains de bois des Wright lors de la prochaine descente. C'est là que le bois flotte sur La Blanche à partir des chantiers des Stevens. Ce bois est capturé dans les estacades pour être assemblé en cribes. Les équipes sont sur la rivière au nord à flotter les dernières pièces de bois équarri sur la rivière ces semaines-ci. Plus de deux cents cribes furent assemblés ici ce printemps.

De retour à la maison, dans la grande salle près du foyer, le père Stevens nous offre un whisky en attendant ses deux fils. Assis, d'un air sévère, le père Stevens me dit: " C'est donc toi qui prétend faire une bonne affaire en implantant une auberge dans le pays. T'en verras de toutes les couleurs, tu sais. Tu devras aussi faire autres choses si tu veux survivre dans ces terres de misère. A date, seul, le commerce du bois a prouvé faire vivre ici." Le ton avec lequel le vieil homme me lançait ces premières indications sur la vie dans le pays me fige tellement que mon père d'ajouter: " Andrew fut très bien avisé quand il a pris sa décision. Le connaissant bien, il est prêt à faire face à toutes les situations difficiles." Notre hôte nous fait remarquer que tout n'est qu'un éternel début quand nous voulons progresser. Pour Samuel, c'était un début à la Petite Nation, ce l'était à Hawkesbury, ce l'était pour tous à notre arrivée ici et ce le sera bientôt encore avec le développement du moulin à scie que nous planifions.

Vers la fin de l'après-midi, Samuel et Hamlet Stevens se joignent à nous. Peu de temps après, l'épouse de Samuel vient nous inviter à se diriger à la salle à manger pour le repas du soir. Le mobilier de la salle à manger en pin blanc robuste fut fabriqué par le père Stevens dans l'atelier des Stevens, ici au poste. L'âge garde le père Stevens dans les ateliers et à la forge plutôt que sur les opérations de La Blanche. Il a pris en charge toutes les activités au poste. Durant les périodes mortes, il fabrique des outils domestiques et du mobilier pour la famille. Après le repas, tous, nous nous retrouvons ensemble dans le grand salon de ce que je suis tenté d'appeler le manoir Stevens. Le père Stevens se met alors à décrire ce que Lochaber représente pour lui, ce qu'il en est aujourd'hui et ce qu'il pourrait devenir.

## 8- Les colons à Lochaber

La vie des colons n'est pas facile à Lochaber. S'établir et survivre ici sur un lot est toute une entreprise en soi. Réussir à domestiquer la terre ne devient une réalité qu'avec beaucoup d'initiative et un dur labeur. Chacun ne doit compter que sur lui-même avant d'espérer de l'aide de son voisin. L'absence de communications avec l'extérieur, sauf par la rivière, n'est qu'une facette de l'isolement qui oblige les colons à ne compter que sur eux-mêmes. L'absence d'instruction et de service religieux surtout chez les Irlandais catholiques et le manque d'intérêt du gouvernement pour améliorer les conditions de vie ne leur font pas espérer beaucoup de support de l'extérieur. Seuls leurs efforts et leur ténacité leur permettent de poursuivre leurs objectifs à construire un monde meilleur pour leurs enfants.

Le canton compte maintenant plus de 560 habitants. Ce territoire est situé à la limite extrême du Bas-Canada, juste à quelques pas du Haut-Canada qui commence à mieux s'organiser avec l'aide du gouvernement britannique. Lochaber bénéficie tout de même un peu de sa situation géographique. Près de l'embouchure de la rivière La Blanche, cette population presque entièrement écossaise et irlandaise peut compter plus qu'ailleurs au Bas-Canada pour s'allier les émigrés britanniques et loyalistes voisins. Je suis le premier Canadien à vouloir prendre racines dans ce territoire où les francophones catholiques ne peuvent qu'escompter le pire depuis la rébellion de 1837.

Dans ce canton, surtout à activités forestières où les fermes ne font que commencer à décevoir à nourrir les colons, les exploitants et commerçants forestiers n'y voient encore que les richesses de la forêt comme ressources viables. Beaucoup de lots ne sont pas encore concédés ou sont abandonnés dans l'arrière pays. Les Stevens et quelques autres ne manquent jamais une opportunité de s'accaparer des terres quand l'occasion se présente pour agrandir leur contrôle sur le

territoire. Malgré tout, les colons les plus progressifs continuent à croire qu'il faudrait construire une digue le long de la rive de l'Outaouais pour récupérer les terres inondées au printemps pour en faire des terres agricoles.

L'entraide entre les colons est leur seule source de survie dans un pays semblable. Des corvées pour aider un colon dans le besoin ou pour se procurer des services autrement impossibles à se donner en résultent généralement. Paradoxalement, la population du canton de Lochaber, déchirée par la haine et le fanatisme des différentes ethnies et religions, n'est pas toujours en parfaite harmonie. Les Écossais et les Irlandais protestants se disputent le contrôle des terres et du pouvoir, les protestants harcèlent les Irlandais catholiques, les premiers plus nantis oppriment les plus pauvres qui sont sans défense. Les protestants majoritaires, de dénomination baptiste, reçoivent régulièrement la visite de leur pasteur, le révérend John Edwards de Clarence, sur la rive sud de l'Outaouais. Les catholiques sont laissés à eux-mêmes ou presque. Ces conditions peuvent en partie expliquer leur indifférence à la foi chrétienne. Les catholiques en minorité, près d'une douzaine de familles sur environ soixante-dix, sont souvent les plus éloignés et décimés dans le canton. On me disait que je suis probablement le premier Canadien à m'établir dans le canton. Le curé de Buckingham ne vient qu'une fois par année visiter quelques catholiques qui le reçoivent presque à la cachette des protestants. L'attitude répressive des protestants pour la religion catholique et les conditions de misère dans lesquelles ces colons vivent ne les motivent sûrement pas à démontrer un intérêt pour le salut de leur âme. Pour la plupart, n'ayant jamais eu la chance de recevoir d'instruction même minimum, leur état d'ignorance ne leur facilite pas les choses. L'amélioration de leur sort leur permettrait sûrement de porter plus d'empressement pour la religion.

Il est reconnu en général, et c'est le cas des colons protestants de Lochaber qui n'ont pas tellement plus d'instruction que les catholiques,

que les colons apprécient beaucoup plus les sermons remplis d'émotion plutôt que les paroles d'un prédicateur sérieux et philosophe. Le passage d'un missionnaire devient une opportunité de prendre contact avec l'extérieur et brise la monotonie de l'isolement. La visite du missionnaire s'agrémente toujours d'un rassemblement des colons heureux d'être ensemble beaucoup plus que de voir au salut de leur âme. Ces rassemblements se font généralement en plein-air par beau temps ou dans des granges ou des moulins ou d'autres bâtiments selon la disponibilité et la saison.

La ferme du colon est généralement une entité qui parvient à se suffire entièrement à elle-même. Le colon est généralement un artisan ingénieux qui fabrique presque tous ses outils à partir du bois en y ajoutant quelques morceaux de métal lorsqu'essentiels et disponibles. La femme du colon, aussi ingénieuse et inventive, puise autant de la nature que du jardin les aliments et les matériaux essentiels à nourrir et habiller la famille. Rare est la famille de colons qui n'abrite pas les vieux parents sous leur toit. Les grands parents prennent alors une grande part dans l'éducation des enfants alors que le père et la mère se chargent des lourdes tâches de la culture du sol, de l'élevage des animaux et de l'amélioration du patrimoine de la famille. La grande partie boisée du lot du colon prend une importance capitale. La culture du sol et l'élevage des animaux ne parviennent pas entièrement à produire l'essentiel à la survie de la famille. Pour les premières années, le colon et même parfois un de ses fils s'engagent dans les chantiers pour aller chercher un supplément. De novembre à mars, le reste des membres de la famille doit alors s'organiser pour voir à l'organisation de la petite ferme.

Sans autres moyens que la chandelle et la lampe à l'huile pour s'éclairer après de longues journées de travail, du levée du jour à la brunante, les soirées sont généralement très courtes. L'eau pour faire à manger et se laver doit être transportée du puits, si ce n'est pas le plus souvent du



ruisseau ou de la source à proximité de la maison. La "bécosse" ou "backhouse" construite à l'arrière de la maison n'est que leur plus grand confort pour faire leurs besoins les plus intimes en toutes saisons. Bien sûr qu'en hiver on se soulage dans le sseau familial souvent dans le coin de l'unique pièce pour ne le vider que périodiquement. Comme souvent la maison ne comporte qu'une pièce, l'intimité n'est pas toujours facile à réaliser.

Durant la belle saison, la vie des colons se déroule surtout et de préférence à l'extérieur. La maison ne devient qu'un lieu pour se protéger des intempéries et pour dormir. Les repas, la lessive et les travaux managés sont très souvent des activités se déroulant devant la maison. Les journées sont longues, cependant le rythme de vie n'est pas des plus accélérés. Les outils et les méthodes de travail sont rudimentaires et n'invitent pas à s'essouffler.

La famille compte beaucoup sur la récolte de fruits sauvages et de multiples plantes de la forêt. La faune de cette forêt et des cours d'eau devient aussi un supplément essentiel et recherché par les colons. La richesse des éléments de la nature dans Lochaber fournit un apport important de l'alimentation de tous les colons. La pêche et la chasse font donc partie des activités usuelles des colons tout au long de l'année, autant que la récolte des glands, des noix, des noisettes et des graines et petits fruits sauvages. La diversité et la valeur de l'alimentation des colons dépendent autant des produits de la nature que de ceux de la ferme. L'ingéniosité et le sens d'initiative de ces gens leur permettent de puiser à même les ressources forestières presque illimitées.

Nous sommes ici, pour ainsi dire, à l'époque du bois. Tout est fabriqué à partir du bois: les pompes à l'eau, les pressoirs à fromage, les barattes à beurre, les râtaux de moisson, les sceaux, les ustensiles et quoi d'autre encore. Les colons parviennent même à faire leurs charrues, leurs traîneaux, leurs voitures et certain équipement en utilisant le bois.

Bien sûr, parfois ils parviennent à se procurer certaines pièces de métal essentielles, mais c'est l'exception. Tout ce qui n'est pas possible de fabriquer sur la ferme doit venir de l'extérieur et coûte cher. Seul la forge des Stevens peut modeler le métal sur le territoire du canton. Même si les lots sont très peu défrichés et cultivés encore, la tâche de se donner tout le nécessaire de survie devient une occupation de tous les jours.

Pour la femme, la fabrication des vêtements, la préparation et la conservation des aliments, la lessive, la culture du potager, l'entretien de la maison, le nourrissage des animaux de la ferme et la participation aux travaux de la ferme avec son mari ne sont pas des tâches de tout repos. Tout en accomplissant ces tâches, elle doit aussi assumer des grossesses répétées et élever les enfants. Bien entendu que les plus vieux des enfants commencent à aider quant la famille grossit, mais la tâche augmente d'autant à moins que les grands parents soient à la maison.

Les liens et les relations entre les membres des familles sont très forts et sacrés. Chacun sait qu'il a besoin de l'autre. Les liens entre les familles issues d'une même source sont aussi très forts et respectés au point de former des clans très étanches à toute épreuve. Ces liens se renforcent avec les appartenances religieuses et ethniques. Des tensions très fortes existent souvent entre les différents groupes.

## 9- Un site pour l'auberge

La discussion se poursuit sur le choix d'un site pour ma future auberge. Samuel Stevens nous informe que peu de lots sont libres le long de la rive de l'Outaouais dans le canton. Ceux-ci sont généralement inondés lors de la crue des eaux au printemps. La plupart des lots libres sont aussi éloignés du quai. Il faudra probablement faire l'acquisition d'une partie de lot d'un colon déjà établi.

Ce qu'il faut, c'est vraiment un lot très près du quai, plus haut que la ligne des hautes eaux, et bien en vue de la rivière lorsque des bateaux y passent. Une auberge doit être invitante avant même que les visiteurs mettent pieds à terre. Le père Stevens insiste pour que le site donne à l'auberge l'apparence d'être la porte du canton. L'auberge doit devenir le point de rencontre des gens du pays, des visiteurs et les gens d'affaires. Avec les postes d'exploitation forestière et les magasins généraux, l'auberge doit être un centre majeur d'activités du canton. C'est là que les gens viennent et débarquent pour discuter de leurs affaires.

Même si les Stevens sont fiers de crier que leur poste à l'embouchure de La Blanche est et demeurera le centre vital du canton, il n'en demeure pas moins qu'ils savent qu'inévitablement d'autres activités viendront s'y installer. Les Stevens ne peuvent pas approvisionner et donner du travail à toute la population du canton. Plusieurs colons travaillent aux opérations forestières des Stevens l'hiver, et, en échange, s'approvisionnent en équipement, outillage et autres biens à leur poste. Il arrive souvent que la forge des Stevens effectue des ouvrages pour les colons sur cette même base de troc. Les Stevens assurent même des marges de crédit à certains colons les plus laborieux.

L'opération d'une auberge pourrait bien engendrer certains échanges semblables. Le service de diligence, la fourniture de bloc de glace, la

garde de chevaux, et l'approvisionnement en spiritueux peuvent toujours être payés partiellement avec des produits de la ferme ou ouvrages artisanaux. Presqu'un seul site correspond aux besoins d'une auberge qui pourrait devenir le centre nerveux muni de tous les services nécessaires à une opération rentable.

Les McMillan sont propriétaires d'une grande partie des terres hautes près du quai situé à près d'un mille d'ici par la rive. Il y serait même plus logique d'y construire un nouveau quai éventuellement. En fait leurs lots sur les rangs III et IV descendent jusqu'à la rivière et offrent le site en question. Les McMillan s'en départiraient sûrement, n'ayant jamais défriché ou cultivé cette partie trop éloignée de leurs lots. L'endroit n'est pas inondé au printemps. De plus, les McMillan commencent à exploiter une petite carrière de pierre sur un de ces lots à un quart de mille de la rivière. Ils se plaisent à appeler l'endroit "ROCKY HILL". Les Stevens leur ont acheté de la pierre lors de l'agrandissement de leurs installations. Dans quelques jours nous aurons le loisir de visiter ces sites en détail.

Le gouvernement encourage les initiatives de développement du territoire de la vallée et apporte une certaine contribution à des projets recommandés par les agents des terres cantonales. Généralement, l'aide reçue pour ces projets est payée directement aux pourvoyeurs de services et de matériaux fournis au maître d'oeuvre du projet autorisé. Comme Samuel Stevens est agent des terres du canton et que ses opérations lui permettent de fournir une grande partie des services et matériaux, il lui est facile d'apporter son concours à tel projet. Durant l'été, les Stevens peuvent facilement fournir de la main-d'oeuvre qui est de retour des chantiers. Les Stevens peuvent négocier et acheter une partie de lot des McMillan incluant la fourniture de pierre pour construire l'auberge. Ils incluraient ces frais d'acquisition aux frais de fourniture de bois et de main d'oeuvre pour faire autoriser le tout comme projet auprès du gouvernement. La partie non couverte par l'aide au développement

pourrait être alors payée aux Stevens soit en argent ou en services rendus. Samuel Stevens serait près à me faire travailler comme inspecteur des terres pour une certaine période.

Nous décidons de clore la discussion sur ce sujet et d'y réfléchir quelques jours. Une bonne nuit de repos nous est nécessaire tant à nous qu'aux Stevens. Mon père doit repartir demain au levée du soleil pour profiter du petit bateau des Stevens qui se rendent à Buckingham pour une visite chez les Bowman.

Après le départ du bateau des Stevens, tôt ce matin, je me prépare pour aller visiter le site de l'auberge tel qu'indiqué par le père Stevens. Une voiture et un cheval sont mis à ma disposition et je me prépare pour me rendre à l'endroit proposé. Je m'engage sur la même route qui m'a amené ici hier lors de mon arrivée en bateau.

La route est déserte, mais je dois tout de même rouler lentement à cause du mauvais état de la chaussée. Après la croisée des chemins, je prends la route vers le sud pour descendre vers la rivière. Au bas de la longue pente, un pontage de bois en corde de roi permet de franchir un bas fond vaseux où je suis forcé presque d'arrêter le cheval en le traversant. Plus loin, le terrain remonte un peu et j'aperçois à gauche à travers les arbres, la carrière de pierre des McMillan, telle que décrite par les Stevens hier soir. J'arrive enfin près de la rivière juste avant de tourner pour aller vers le quai. J'attache le cheval à un arbre mort tombé en bordure du chemin et m'apprête à marcher le site.

Presque tout le boisé en bordure de la rivière a probablement été coupé il y a près de dix ans, car très peu de gros arbres dominant maintenant la végétation arbustive à l'ouest de la route. Le terrain semble généralement très bas et humide sur plusieurs 100 pieds de profondeur à l'arrière de la rive. Le sol est fortement couvert de longues herbes sous les arbustes. Arrivant près de la rive, la route tourne vers l'ouest

en direction du quai à travers cet espace de terrain bas. A gauche de la route, juste avant le détour, un boisé plus fourni recouvre une partie de terrain qui semble être la partie de lot que le père Stevens privilégie pour la construction de l'auberge. Quelques pins de bonne dimension dominent un taillis d'érable rouge. Cette parcelle de terrain domine de quelques dizaines de pieds au-dessus du rivage. La pente raide allant au rivage conduit à une dense végétation aquatique camouflant les quelques vingt premiers pieds de la berge.

Ce petit promontoire face à la rivière perd graduellement de la hauteur au nord pour rejoindre la même élévation que le chemin. Le site présente assez d'élévation d'ouest en est, sur près de 300 pieds, pour l'implantation de l'auberge et de ses dépendances sans qu'il y est de danger d'inondation lors des hautes eaux. Cependant, presque toute la végétation arborescente et arbustive doit y être enlevée pour permettre la construction et l'aménagement des aires de service. Le sol y paraît assez sec, mais la coupe d'érosion sur la pente face à la rivière laisse voir que le sol y est surtout argileux.

Une courte marche dans le boisé du site démontre que le terrain n'est pas inondé à la crue des eaux. Cependant, le terrain plus bas à l'est est sûrement inondé tous les ans au printemps comme une bonne partie de celui tout au long de chemin allant au quai à l'ouest. Après être complètement défriché, le terrain du promontoire offrira une belle vue qui dominera la rivière tant à l'est qu'à l'ouest. Par contre, cette caractéristique lui donne une exposition maximum au vent venant dans tous les sens. Cette exposition ne donne pas de protection lors de grands vents. La grande visibilité à partir de la rivière est très importante pour attirer les gens. Le sol est de bonne qualité et l'étendue du terrain surélevé donne amplement d'espace, non seulement pour l'implantation de l'auberge et de ses dépendances, mais aussi pour l'aménagement d'un grand jardin.

Je vois déjà le site pourvu de ses installations et imagine déjà les activités qui s'y déroulent. Ce rêve est bien réalisable, mais combien de labeur devrai-je y mettre? Tout l'été sera nécessaire pour aménager le site et construire l'auberge. Le printemps amènera, avec la navigation, des voyageurs à intéresser. Que de choses à planifier et réaliser pour concrétiser un rêve en réalité. D'un site sauvage et isolé, je devrai en faire le centre de rencontre de la colonie. Il faudra penser à y greffer des activités vitales tant pour les colons que pour les voyageurs, tant pour les propriétaires d'entreprises que pour les marchands et les négociants itinérants. L'auberge devrait permettre de déplacer le centre stratégique des activités de la colonie vers la rive de l'Outaouais où les gens viendront donner vie à la vraie porte du canton.

Après plusieurs heures d'observation et de rêve, je retourne au poste des Stevens où j'ai mon petit coin de séjour dans une annexe des entrepôts, endroit que les propriétaires m'ont gracieusement prêté jusqu'à ce que je m'établisse à ma future auberge vers la fin de l'été.

## 10- Le poste des Stevens

De retour chez les Stevens, après ces belles heures de rêve sur la rive de l'Outaouais, je prends un léger repas et j'entreprends de visiter de plus près les installations du poste, je devrais dire du domaine des Stevens. Depuis mon arrivée à Lochaber, je remarque un va-et-vient régulier d'employés reliés aux activités du poste. Les familles de Samuel et Hamlet Stevens demeurent dans la maison familiale avec le père Stevens qui semble y régner en patriarche. Dès le départ de mon père, le père Stevens m'a indiqué et attribué mes quartiers dans l'annexe des entrepôts tout en m'expliquant que la bâtisse à l'arrière servait à loger des employés, plus ou moins nombreux, selon la saison. Actuellement, seuls deux hommes d'écurie y sont en place. C'est l'un deux qui, généralement, se rend au quai lors du passage du bateau les mardi et jeudi. C'est d'ailleurs l'un d'eux qui nous a cueillis hier à notre arrivée.

Les entrepôts sont situés à quelques cents pieds à l'est de la maison. Un peu au nord des entrepôts, la forge domine les installations du poste un peu en retrait de la maison. En arrière de ces installations, les écuries s'étalent sur une longueur presque équivalente aux entrepôts et la forge. Il y a place pour une quinzaine de chevaux qui sont presque tous encore en service dans les chantiers jusqu'au milieu du mois.

Les portes de la forge sont ouvertes et j'entends des bruits de métal que l'on déplace. M'approchant, j'observe que le père Stevens s'occupe à remettre de l'ordre dans le matériel. Avec l'âge, ce vieillard encore costaud, ne participe plus aux activités des chantiers avec ses fils, mais s'occupe plutôt des activités de la forge, des entrepôts et des écuries au poste de l'embouchure de La Blanche. Durant la saison estivale, les menus travaux de la forge lui permettent d'oublier la solitude qu'il éprouve depuis la mort de sa femme décédée il y a quelques années à peine. Il s'affaire à y réparer ou fabriquer des outils ou des pièces d'équipement nécessaires aux opérations forestières ou pour les colons



qui requièrent ses services. Durant l'hiver, les gros travaux de la forge sont faits par un colon forgeron engagé pour cette période, mais toujours sous les ordres du père Stevens.

La forge est abritée dans un bâtiment massif dont les murs de pierre supportent une robuste charpente de bois qui ferment la partie supérieure. Le feu de forge domine le mur du fond de cette grande pièce. Le feu de la forge n'est pas allumé cet après-midi. Le père Stevens s'affaire à démonter les roues d'une voiture qu'un colon a apporté pour faire remplacer les cerceaux métalliques des semelles. A droite du foyer de la forge, un immense soufflet, dont la partie mobile est reliée à un mécanisme de cordes et poulies jointes à un long levier. L'ensemble du mécanisme permet d'activer le feu de la forge tout en y travaillant avec aise. Au-dessus du feu de forge, un large cône renversé forme la bouche de ventilation pour évacuer les fumées et les émanations durant les opérations de chauffage des métaux. L'extrémité de ce cône de ventilation traverse le toit, mais laisse près de 12 pouces d'air libre tout autour par précaution pour éviter les dangers d'incendie. Au-dessus de la toiture, à l'extérieur, un épaulement fixé au tuyau d'évacuation protège cette ouverture tout en laissant circuler l'air, ce qui empêche la pluie de pénétrer dans le bâtiment.

Une grosse enclume devant le feu de forge est fixé à un banc auquel des pinces et des marteaux sont accrochés. Tout près, une immense cuve de bois pleine d'eau sert à saisir et refroidir les morceaux de métal rougis que le forgeron modèle. Tout une gamme de pièces de métal en réserve s'alignent le long du mur de chaque côté du feu de forge. Le centre de la pièce est assez vaste pour y entrer au moins trois ou quatre voitures ou traîneaux de charroyage et y manoeuvrer aisément durant les opérations de réparation.

C'est l'un des endroits préférés du père Stevens. Sa joie d'y travailler et surtout la satisfaction qu'il en retire, résident dans l'accomplissement

de pièces exclusives et innovatrices rencontrant les besoins particuliers de diverses activités de la colonie. Tout en contribuant à augmenter l'efficacité et la performance des gens qui doivent les utiliser, il développe et améliore les outils et les pièces d'équipement en leur donnant une touche personnalisée. Pour lui, ajouter un élément ou transformer une pièce d'outillage est une victoire sur les difficultés à domestiquer ce rude pays duquel il faut arracher les richesses.

Le père Stevens m'amène bientôt plus au nord du poste pour me montrer les installations de fabrication de potasse. Ces installations sont en opération durant quelques semaines vers la fin du mois d'août lorsqu'il y a assez de cendre achetée des colons. La cendre provient du brûlage des abattis de défrichage. La meilleure cendre provient de la combustion des bois durs comme l'érable, le bouleau jaune, le frêne, l'orme, le noyer et beaucoup d'autres feuillus à bois lourd. J'aurai l'opportunité de voir ces installations en opération dans quelques mois. Il est difficile à ce moment-ci de visualiser l'utilisation de ces fours rudimentaires soutenant d'immenses chaudrons de raffinage ainsi que les étapes qui précèdent le processus de transformation.

Tout près de là, une fosse rectangulaire de vingt pieds de long, six pieds de large et de quatre pieds de profond attire mon attention. Un amoncellement de sciure de bois tout près et au fond de la fosse m'indique que son utilisation est sûrement reliée au sciage du bois. Deux traverses de bois équarri sont disposées à chaque tiers de la longueur de la fosse. Ces installations servent effectivement au sciage du bois pour faire des madriers ou des planches à même les grosses billes de bois qui sont sciées dans le sens de la longueur. C'est une opération qui demande beaucoup d'efforts. Un homme se place dans la fosse et un autre sur la bille de bois au-dessus. Les deux hommes utilisent une longue scie avec un support permettant de faire un trait de sciage tout au long de la bille sans en retirer la lame. La lame est tendue par un support qui passe de chaque côté de la bille. Plusieurs fois durant

l'été, les hommes de Samuel procèdent au sciage pour remplir certaines commandes des colons et pour améliorer les installations des Stevens.

Nous traversons maintenant la grande cour du poste et nous dirigeons au sud-ouest de la maison dans le boisé de pin où généralement le révérend Edwards rassemble les colons lors de ces visites. Cet endroit est le site par excellence du père Stevens pour se reposer et méditer. Le sol est complètement recouvert d'un tapis d'aiguilles de pin d'un beau brun tendre. Les cimes des arbres y sont élevées et forment une gigantesque cathédrale. Un peu plus loin à l'ouest, nous pouvons apercevoir la rivière La Blanche et au sud à plusieurs centaines de pieds la rivière des Outaouais.

Nous échangeons tous les deux presque durant une heure sur les longues aventures du père Stevens dans la vallée. Le père Stevens fut constructeur et installateur de moulin durant les trente dernières années de sa vie active. Il a initié ses deux fils Samuel et Hamlet durant les quinze dernières quinze années. Il fit plusieurs plans et géra la construction de plusieurs moulins et installations de barrage à St-Andrew et Hawkesbury tant pour les Hamilton que pour les Mears.

Il était dans ces lieux quand Thomas Mears et Philemon Wright lancèrent leur premier bateau à vapeur sur l'Outaouais vers 1823. Finalement, nous commençons à discuter de la construction de mon auberge. Je lui fais part de ma visite de ce matin sur le site proposé et de mes réactions suite à cette visite. Cette conversation nous amène à se diriger vers son bureau dans la maison.

## 11- Les plans de l'auberge

Le père Stevens a déjà préparé des esquisses et des plans pour l'auberge sans en avoir soufflé mot. Même avant mon arrivée, il avait analysé les divers besoins d'un tel établissement. Pour lui, maintenant moins occupé, une telle entreprise ne peut qu'être une détente. S'asseoir à sa table de travail et tracer des plans de construction fait revivre les belles années d'antan.

Arrivé à sa table de travail, il s'empresse d'étaler quelques esquisses et guette mes réactions. Son expérience antérieure l'avait poussé à ne considérer que le site du lot des McMillan à l'est de la route du quai sur la rive de l'Outaouais. Pour lui, c'est le seul site logique où bientôt il faudra même construire un nouveau quai pour remplacer le quai actuel qui ne répond plus aux besoins. Il insiste sur le fait que l'auberge doit être très visible de la rivière et que seul ce site peut lui donner cette visibilité. Cette visibilité permet de maximiser la mise en valeur d'un tel établissement et de projeter une image de prospérité.

Déjà la demande de bois équarri baisse et l'industrie du bois se dirige vers le bois de sciage. Les Stevens et quelques autres planifient de construire des moulins à scie dans le canton. Cette nouvelle orientation du commerce du bois nécessite une amélioration pour l'accostage des bateaux et une auberge à proximité pour loger les voyageurs, les marchands et les négociants de cette nouvelle industrie. Ces nouvelles activités favoriseront l'ouverture de forges et de d'autres types d'ateliers en plus d'attirer de nouveaux résidents qui viendront travailler dans ces nouvelles opérations. L'auberge deviendra la porte du canton.

L'auberge doit être colossale et offrir des services permettant de satisfaire cette nouvelle clientèle. Très vite, il faudra assurer un service de diligence et d'écurie pour la clientèle et pour les gens du canton qui

commenceront à utiliser beaucoup plus les bateaux. Il faudra voir à accélérer le développement des chemins de colonisation pour faciliter et encourager les gens à se déplacer. Les colons de Silver Creek, du lac La Blanche, de Valencay, de Val d'Or et de Burke's Corner profiteront de l'ouverture des chemins pour se rendre aux moulins à scie ou descendre à la rivière plus souvent.

L'auberge doit compter au moins huit chambres, un grand salon, une salle à manger pour au moins une vingtaine de personnes, des cuisines en conséquence et un logis confortable pour la famille de l'aubergiste. Une grande salle commune pour les réunions, une remise pour les voitures et des écuries pour une dizaine de chevaux deviendra vite inévitable. La cour de l'auberge doit avoir au moins un demi acre de surface libre pour permettre la circulation des voitures sans encombrement. Il faut aussi prévoir un espace de terrain assez vaste pour permettre certaines activités sociales.

Pour paraître prestigieuse, la bâtisse principale doit être construite en pierre. Son deuxième étage supporte un toit à plusieurs lucarnes abritant la salle commune. Une énorme cheminée assez grande pour suffire au fonctionnement de deux gigantesques foyers des deux premiers étages et une deuxième cheminée pour les cuisines domineront les deux bouts de l'édifice. Le père Stevens voit déjà une belle clôture ajourée supportée par des colonnes de pierre au moins autour de la terrasse avant de l'auberge et le long de la route y donnant accès. L'établissement doit surprendre le voyageur dès son arrivée pour lui donner l'impression qu'il séjourne dans un endroit de classe. Samuel fait déjà des pressions auprès du gouvernement pour améliorer le débarcadère car la descente au quai doit aussi projeter le dynamisme du développement du canton et attirer les nouveaux artisans que le canton a besoin pour son évolution.

Je frémis à la vue de ce colossal projet, mais le père Stevens me rassure en m'indiquant que tout ce développement ne se fera qu'au cours des

années. Il importe de prévoir dès maintenant le développement des structures que réclament les services demandés par la clientèle à mesure que celle-ci augmente. Pour cette année, il est clair qu'il suffit de construire l'auberge et une partie des dépendances. Avec les quelques bons contremaîtres et bons hommes qui reviendront des opérations de flottage dans quelques semaines, il sera possible à Samuel de se construire l'auberge pour la fin de l'été, au plus tard à la fin de septembre. L'auberge sera alors habitable et je pourrai alors faire venir ma femme. Je compléterai les travaux à l'intérieur au cours de l'hiver. Une écurie temporaire pourra être construite à l'automne. Au printemps, les installations seront prêtes pour recevoir les premiers clients.

Cinq acres de terrain, idéalement dix acres, doivent être acquis des McMillan pour prévoir le développement à long terme du site de l'auberge. Le coût d'acquisition de la terre se situe à environ 15 ou 20 shillings l'acre. En négociant avec les propriétaires, ce coût devrait inclure la pierre de l'auberge qui sera prélevée dans la carrière des McMillan un peu plus haut. Une large partie des coûts de main-d'oeuvre fournie par les Stevens pourrait être remboursée par mes services offerts à Samuel Stevens en agissant comme inspecteur des terres durant les prochaines quelques années. Les opérations forestières de Samuel Stevens ne lui permettent plus de remplir décemment son rôle d'agent des terres cantonales sans cette aide additionnelle. Par la suite les bénéfices générés par l'opération de l'auberge permettront sûrement de poursuivre l'expansion de l'établissement.

Il nous restera donc à finaliser les esquisses et d'ajuster les plans à mes propres besoins personnels avant le début de la construction. Le père Stevens insiste pour prendre la direction des travaux. Son fils Samuel a déjà indiqué qu'il était prêt à financer le projet et de m'engager comme inspecteur des terres pour rembourser une partie des avances.

Nous aurons plusieurs occasions d'en rediscuter avec Samuel au cours de

la semaine, car Samuel veut très vite me familiariser avec mon travail d'inspecteur des terres. Pour le moment, le père Stevens se limite à m'expliquer l'importance que prend une auberge dans le canton. L'auberge devient, autant que le moulin à scie et le magasin général, les assises de la vie communautaire de la colonie. Les assemblées publiques et rassemblements populaires s'y déroulent dès que l'établissement est reconnu comme lieu bien tenu et de bonne situation. Les rassemblements religieux, de comités scolaires, d'audiences du bureau de colonisation et de justice, d'encans et de démonstrations artistiques ne font que rehausser son prestige. Il faut éviter de laisser identifier l'auberge comme une taverne où les gens ne peuvent retrouver le calme et la tranquillité.

Les excès de boissons alcooliques sont le vice le plus sérieux et destructeurs de la colonie. Le whisky est trop peu dispendieux. Les colons après leur travail épuisant et à cause de leur peu d'éducation s'y adonnent malheureusement trop souvent au détriment de leur famille. Plusieurs ne verront pas la différence entre l'auberge et les quelques tavernes du canton. Comme tenancier de l'auberge, je devrai toujours faire l'effort de bien contrôler ces excès pour garder la clientèle visée.

## 12- L'arrière pays me surprend

J'utiliserai le reste de la semaine à me familiariser avec mon nouveau pays tout en me donnant l'avantage de m'initier avec mes nouvelles fonctions d'inspecteur des terres. Ce jeudi matin, la température est magnifique. Les employés des Stevens s'affairent entre les écuries, les hangars et les entrepôts. Le père Stevens commence ses activités à la forge alors que ses fils sont déjà partis vaquer à leur activités dans les chantiers. Je profiterai donc de cette belle journée pour faire une excursion dans les terres, question de me faire connaître et de m'initier à mon nouvel emploi d'inspecteur. Cette tournée me permettra aussi de connaître quelques colons et à voir à quel point ils sont parvenus à s'installer.

Ce premier effort de prendre contact avec les colons indique aussi aux Stevens mes intentions de produire un travail digne de la confiance qu'ils semblent vouloir me porter. Je veux saisir l'occasion pour faire connaître aux colons mes projets d'installer un service d'hôtellerie près de la rive des Outaouais pour desservir le canton. C'est aussi l'occasion idéale pour démontrer mes intérêts pour le développement de l'agriculture dans le canton, chose qui semble ne pas avoir été la préoccupation majeure des Stevens jusqu'à maintenant. Ma courte visite d'aujourd'hui ne me donnera qu'une vague idée du canton, car l'ensemble du canton s'enfonce de 12 milles dans les terres sur une largeur de 9 milles. Même si la population du canton est d'environ de 560 habitants, elle est largement dispersée sur au moins la moitié du territoire.

Comme le but premier de mes tâches d'inspecteur des terres consiste à relever la qualité de l'occupation des terres et le respect des règlements auxquels les colons doivent se soumettre, il n'en demeure pas moins que je me devrai aussi d'analyser les contraintes que les colons subissent dans l'accomplissement de leurs tâches et responsabilités vis-à-vis de l'état.



Il arrive que les colons quittent leurs lots sans en aviser l'agent des terres, mais des contraintes doivent bien les forcer à agir. Il faudra essayer de régulariser la situation sans trop pénaliser les colons en cause. Peu d'efforts sont faits de la part du gouvernement pour contrôler les activités des agents locaux des terres qui sont généralement des grands propriétaires fonciers.

Le colon doit défricher au moins deux acres de terre par année par cent acres de terres concédées, et ce, durant les premiers cinq ans consécutifs qu'il occupe son lot, sans quoi il peut être expulsé des lieux. Une très grande tolérance semble s'être implantée de la part des agents des terres de la vallée du fait que ces officiers sont généralement des exploitants forestiers peu intéressés au développement de l'agriculture sur leur territoire. L'agent des terres aide généralement le colon à se sortir de difficultés en lui avançant des produits, de l'outillage ou de l'équipement demandant en retour au colon de travailler pour lui dans les chantiers durant l'hiver. Cependant, les colons s'enlisent dans un système de dépendance et s'exposent souvent à s'endetter en permanence auprès de cet exploitant qui contrôle trop souvent l'économie de tout le territoire.

Je monte en selle aujourd'hui pour faire ma première tournée dans l'arrière pays. On me dit que la voiture ne facilite pas toujours les déplacements, car les chemins de colonisation ne sont pas tous en bonnes conditions. Pour une première journée, je ne prévois pas couvrir beaucoup de route. Ce sera surtout une balade de reconnaissance.

Au bout d'une heure de chevauchée, j'ai couvert près de trois milles. Ayant pris le chemin allant vers l'est à partir du poste, je me dirige maintenant vers le rang IV, où je devrais bientôt apercevoir à nouveau la rivière La Blanche. Dès que je dépasse la croisée des chemins au nord du rang IV, la route devient de très mauvaise qualité, devenant presque un simple sentier tortueux. Je réalise maintenant pourquoi le père Stevens insistait pour que je fasse cette sortie à selle. La piste est très

accidentée comme si on l'avait tout au plus défrichée. A peine assez large pour laisser passer une voiture, les branches de arbrisseaux commencent déjà à envahir la piste des deux côtés. Cachées des rayons du soleil en plusieurs endroits, les ornières de voitures n'ont pas eu le temps de complètement s'assécher et des mares d'eau et de boue persistent encore depuis la dernière pluie.

Les chemins de colonisation doivent être entretenus par les colons. Les conditions dans lesquelles les colons vivent ne leur permettent que de faire l'essentiel à l'entretien des chemins. Habités à accepter le strict minimum de confort, les colons n'améliorent les chemins que si des pressions ou des plaintes sont dirigées via l'agent des terres qui ne visite que très rarement l'arrière pays. Sauf pour les chemins donnant accès aux limites forestières exploitées par les Stevens, une grande tolérance des mauvaises conditions des chemins semble s'être établie.

Je longe maintenant la rivière d'un côté et le rang V de l'autre dans une piste qui ne s'améliore guère. La forêt est magnifique des deux côtés de la piste. Sur les terrains plus élevés, des peuplements d'érables à sucre entremêlés de tilleuls et de bouleaux jaunes forment un gigantesque dôme au-dessus de la route. En d'autres endroits, les frênes accompagnés d'ormes et d'érables rouges laissent ici et là descendre les rayons du soleil jusqu'au sol. Une piste pénètre vers l'est qui d'après la carte des terres, devrait correspondre à la ligne entre les rangs V et VI. La curiosité m'incite à m'engager sur cette piste qui me mène bientôt à un éclairci de quelques acres. Ces champs grossièrement cultivés laissent entrevoir une jeune pousse de semis de blé ou d'avoine. Tout au milieu de ces petits champs, une petite habitation basse en bois rond s'entoure de quelques abris ceinturés d'une clôture de perches de cèdre.

J'avais bien lu des descriptions d'installation de colons et les Stevens m'avaient bien prévenu de ce que je trouverais ici, mais il faut le voir pour se rendre compte de la solitude et de l'isolement de ces pionniers

de la terre. Un petit ruisseau traverse ces champs juste en avant de la maison du colon et le chemin s'arrête là. Une jeune femme en robe d'étoffe grise est à laver son linge dans le ruisseau pendant que deux très jeunes enfants s'amuse dans la boue tout près. Elle m'informe nerveusement que son mari, Richard Graham est à défricher un lopin de terre un peu au nord le long du ruisseau. Cette famille en est à sa troisième année sur ce lot et arrive à peine à défricher assez de terre pour faire vivre leur famille et rencontrer leurs obligations d'occupation. Son mari n'a pu travailler en forêt pour les Stevens cet hiver à cause de sa santé, mais il va mieux maintenant.

Ils ont bien un cheval, une vache, un boeuf, quelques cochons et des poules, mais l'hiver fut terrible cette année et ce sera dur de retirer de la terre fraîchement défrichée assez de grain pour l'année suivante. Depuis trois ans, la femme de ce colon ne s'est rendue qu'une fois dans les basses terres en front de la rivière des Outaouais. Les voisins sont loin et protestants. Irlandais catholiques, ils n'ont pas eu la chance de voir un prêtre depuis leur arrivée dans le pays. Je la rassure en lui disant que bientôt le révérend Brady de Buckingham viendra faire la visite du canton. Seul leur premier enfant fut baptisé car il était bébé lors de leur arrivée ici. Dès la première année, ils ont eu un deuxième enfant et en ont perdu un autre depuis ce temps. La famille Graham est la première famille de colon avec laquelle je prends contact. Je rassure la dame de mon appui.

N'ayant pas plus de temps à consacrer, je salue la dame en lui demandant d'informer son mari que je reviendrai au cours de l'été pour discuter avec lui des possibilités de l'aider. Etant inspecteur des terres pour le compte de l'agent des terres du canton, je pourrais sûrement leur être de quelque secours. Je retransverse donc les champs de culture et retourne à la piste principale pour me rendre maintenant au nord du rang VI. La piste monte vers le nord mais la rivière s'y éloigne graduellement pour se perdre dans la forêt vers le nord-ouest. Le terrain

devient plat et bientôt de grands champs cultivés bordent la piste jusqu'à la croisée du chemin entre les rangs VI et VII.

Près de la croisée des chemins, la piste va vers l'est et l'ouest mais la piste nord sur laquelle je chevauche s'arrête là. Du côté gauche, une belle petite maison de bois équarri blanchi domine les champs cultivés. Un peu plus loin derrière, l'écurie et le hangar s'estompent dans la pente vers le ruisseau. Tout un contraste avec la ferme précédente qui était emprisonnée dans les bois. Ici, les champs sont largement ouverts, les bâtiments solides et de bonne construction. Les champs furent défrichés depuis plusieurs années et les semis sont densément fournis. Plusieurs vaches dans un pâturage voisin de la maison indiquent la prospérité de ce colon. La piste le long de son lot est mieux tracée ainsi que celle sur laquelle je chevauche maintenant vers l'est. Ce chemin est utilisé par les Stevens l'hiver pour sortir leur bois.

Ce chemin dessert les colons de part et d'autre des rangs VI et VII. Aucun colon n'est encore établi sur les premiers deux milles. Après cette distance, un chemin forestier monte vers le nord du canton, tandis que vers l'est, le chemin de colonisation traverse une petite plaine où des colons sont installés depuis les cinq ou six dernières années. Plusieurs champs de culture et de pâturage bordent la route. Les habitations et bâtiments n'y sont pas encore des plus soignés et sont faits de bois rond brut. Dès que je traverse le ruisseau Otter, la piste redevient presque impraticable et bordée d'une forêt dense de bouleaux et de peupliers. Samuel Stevens m'expliquait que ce secteur avait brûlé. Le feu avait pris naissance, il y a une vingtaine d'années le long du ruisseau St-Sixte dans le secteur du Gore. J'arrive bientôt à une croisée de route qui d'après la carte coïncide avec les limites du canton de Lochaber.

A l'est, le territoire porte le nom de Gore et sépare le canton de Lochaber de la seigneurie de la Petite Nation. Trois milles plus loin à l'est, c'est North Nation Mills. Seule la partie en front de la Baie Noire

est colonisée. Tout le Gore est encore une concession forestière aux mains des Buchanan qui exploitent aussi les forêts de la Seigneurie avec les Mears.

Une très mauvaise piste monte vers le nord et une autre de meilleure condition descend vers le sud longeant la limite est du canton de Lochaber. Une belle petite ferme sur le côté sud-ouest de cette intersection attire mon attention. La terre est largement défrichée vers le sud le long de la route sur une profondeur de plusieurs arpents. Je me dirige vers la jolie maison de bois équarri entourée de bâtiments de ferme de même construction. Une robuste clôture de perches de cèdre garde les animaux de ferme dans un enclos et les empêche de s'éloigner dans les champs de culture et de s'approcher de la maison. Plusieurs vaches et moutons broutent l'herbe près du ruisseau qui traverse le pâturage. C'est la plus belle ferme des hautes terres que j'ai vue aujourd'hui. Le plan de colonisation indique que c'est le lot de John McDonnell.

Près de la porte de la maison, une robuste femme entourée de ses trois jeunes enfants s'affaire à faire bouillir de l'eau dans un immense chaudron de fer suspendu au-dessus d'un feu bien protégé par des pierres. Plusieurs morceaux de linge sont à sécher sur la clôture. Elle m'invite à descendre de cheval en m'avisant que son mari sera bientôt de retour pour le repas du midi. Elle m'invite à partager le repas avec eux même si j'ai apporté quelques victuailles avec moi. Elle m'assure que les chemins sont mieux entretenus en allant vers le sud et que mon retour vers la rivière sera plus agréable que ma balade de la matinée. Même le chemin entre les rangs IV et V allant vers l'ouest est en meilleure condition. Les colons de ces rangs sont fiers de leurs chemins.

Deux hommes robustes, l'un plus vieux aux cheveux blancs et l'autre plus jeune arrivent du sud le long du ruisseau. Le plus jeune, le mari de la dame, me salut. Je me présente comme inspecteur des terres. Il m'informe des problèmes que peuvent avoir les colons de ce secteur du

canton. Il m'explique qu'à part du peu d'aide qu'ils reçoivent pour l'entretien et le développement des chemins, les colons des environs n'ont peu de revendications à faire. Les colons du rang V s'entraident beaucoup et le défrichage réglementaire de leurs lots est complété depuis quelques années. C'est la raison pour laquelle ils ont plus de temps à se préoccuper des chemins le long de leurs lots.

La préoccupation de ce colon est d'améliorer en ce moment ses installations beaucoup plus que de défricher de nouvelles parcelles de terre. En ce moment, lui et son père sont à construire un petit barrage sur le ruisseau afin de se faire une réserve d'eau pour les animaux durant les périodes chaudes et sèches de l'été. Ce réservoir leur permettra aussi de garder plus au frais les produits laitiers en déviant une partie de l'eau dans un abri à cet effet. Ils transportent les surplus de lait deux fois par semaine chez un producteur de fromage sur le rang II dans le canton de Gore près de la Baie Noire. Le nouveau bassin du ruisseau leur permettra de conserver plus facilement le lait durant les mois de juillet et août. Jusqu'à maintenant, ils ne pouvaient pas vendre leurs surplus durant ces mois chauds. Puis, je leur explique mon projet d'opérer une auberge plus à l'ouest sur la rive de l'Outaouais tout en agissant comme inspecteur de terres pour le compte de l'agent Stevens. La réaction fut spontanée. Très vite le vieil homme s'empresse de me dire que Stevens n'a jamais trop supporté l'expansion des terres agricoles, mais surtout fait prévaloir l'importance de l'exploitation des riches forêts du canton. C'est ainsi que plusieurs colons comptent beaucoup plus sur la forêt que sur la culture du sol pour s'en sortir dans ce pays pas toujours facile. Seules les routes donnant accès aux plus belles forêts des concessions forestières sont la réelle préoccupation des Stevens. Ces chemins sont utilisés surtout l'hiver et ne sont que de peu de service durant les mois pluvieux du printemps et de l'automne. Les colons font bien ce qu'ils peuvent pour entretenir leurs tâches.

Idéalement le bureau de la colonisation devrait apporter plus d'aide au

développement des chemins de colonisation pour encourager tous les colons à faire le même effort. Tant que les colons ne parviendront pas à s'en sortir sur les lots isolés des arrières terres, ils vivront surtout de la forêt et ne se préoccupent que peu de la qualité des chemins d'été qu'ils n'utilisent que très peu. Le charroyage du bois l'hiver permet de garder les chemins assez battus pour presque tout le monde, mais le beau temps venu, les gens des lots reculés se déplacent surtout à pied et se satisfont de pistes très primitives.

Voici qu'une vieille dame, à la joie des trois enfants, sort de la maison avec des plats qu'elle pose sur un support de bois près de la porte; lard salé, pain et quelques autres aliments pour le goûter du midi. Très vite, elle apporte le thé. La femme du colon nous invite à se servir et la conversation se poursuit. Tous assis sur des bûches de bois en face de la maison à discuter, nous échangeons sur les types d'aide qui pourraient aider la colonie.

Après un bon moment, je remercie mes hôtes de leur chaleureuse hospitalité et reprends la route sur mon cheval. Je me dirige vers le sud jusqu'au ruisseau Otter qui traverse encore ici, longe un effleurement rocheux et m'engage bientôt sur une partie plane de la route qui débouche dans une clairière minuscule. Une petite maison de bois rond y semble perdue dans le milieu d'un champs à peine couvert d'un maigre semis de blé. Je me rappelle subitement du type que j'avais rencontré sur le bateau avant d'arriver à Carillon. Je m'empresse d'approcher de cette petite maison. Dès que mon cheval atteint l'avant de la maison, une femme timide sort, démontrant presque de la peur à me voir arriver. Elle me dit que son mari est à quelques minutes plus bas sur la route à couper du bois. Je la remercie et poursuit ma route jusqu'à ce que j'aperçoive Maloney empilant des billes de bois du côté est du chemin. L'heure avance et le temps me manque.

Après l'avoir salué et pris de ses nouvelles, je reprends la route jusqu'à

la Baie Noire et de là, je file sur la route du premier plateau le long de la rivière des Outaouais jusque chez les Stevens. J'arrive enfin à mes quartiers pour l'heure du souper.



### 13- L'office religieux baptiste

Vendredi et hier, je passais plusieurs heures à me familiariser avec les dossiers de la colonisation que Samuel Stevens m'a permis de classer dans mes quartiers de l'entrepôt. Ces deux jours furent pluvieux et m'ont empêché de toute façon de faire quelques sorties que ce soit. Je dois chauffer depuis deux jours pour chasser l'humidité de mon logis.

Ce matin, le père Stevens, vers 10h30, vient m'aviser que le révérend Edwards viendra bientôt passer la journée au poste pour l'office religieux. Tous les dimanches midi, le révérend pasteur John Edwards de Clarence traverse chez les Stevens pour le repas du midi. Dans l'après-midi, il reçoit tous les colons des environs pour l'office religieux. Il aime bien par beau temps prêcher à l'extérieur. Heureusement, ce matin, le soleil s'est remis à remplir le ciel de ses chauds rayons. Ce genre de température attire de nombreux colons. Chacun apporte sa part de nourriture et en fin de journée, c'est généralement la fête.

Les Stevens, baptistes fervents sans réserves, admettent bien aussi que ces offices sont un moyen par excellence d'évasion pour beaucoup de colons et leur permettent d'échapper à la solitude et à l'isolement de leurs terres. Le pasteur Edwards répète souvent que les offices religieux favorisés par les Stevens contribuent grandement à garder la paix de l'âme des colons et les gardent unis au Seigneur.

Le dimanche, c'est jour de fête chez les Stevens autour de la table en présence du pasteur. Le silence durant le repas est de rigueur jusqu'au moment où le pasteur commence à siroter son thé en regardant nerveusement par la fenêtre vers la rivière. Déjà l'envie du contact avec ses fidèles l'anime. Très tôt, il se lève et nous invite à se rendre avec lui pour accueillir la flottille de canots qui arrivera bientôt sur la rivière des Outaouais. Tous les dimanches, le spectacle de l'approche de la flottille de canots fait presque partie de la cérémonie. Les colons se

rassemblent un à un, amenant leurs familles dans leurs canots et s'amènent chez les Stevens pour rencontrer leur pasteur.

Debout sur la pointe entre la rivière et le boisé de gigantesques pins blancs, nous attendons avec le pasteur qui regarde au loin sur la rivière. Il est important pour lui que ses fidèles l'aperçoivent de loin sur la rive à les attendre. Bientôt, ceux qui arrivent par les terres viennent se joindre à nous pour assister à l'arrivée de la flottille de canots. Près de vingt personnes entourent maintenant le pasteur et tous portent leur regard au loin sur la rivière d'un côté et de l'autre de l'horizon. Bientôt, au-dessus des longues herbes du rivage, à l'est et à l'ouest, à la fine ligne d'horizon sur l'eau, des canots se dessinent et grossissent en approchant. Le visage du pasteur est radieux et les gens chuchotent entre eux.

Les deux flottilles, près d'une trentaine de canots, s'unissent à l'embouchure de la rivière La Blanche, franchissent les quelques cents pieds dans la rivière jusqu'à nous. Le pasteur descend jusqu'au rivage pour les accueillir. C'est la joie de se rassembler ensemble autour de leur pasteur. Les enfants courent autour du groupe de fidèles, les femmes se regroupent autour du pasteur pendant que les hommes échangent entre eux avec les Stevens. Samuel Stevens en profite pour me présenter comme l'inspecteur des terres.

Très tôt, le pasteur s'éloigne de la rive avec ses fidèles qui le suivent vers le boisé de pins blancs adjacents à la résidence des Stevens. Par mauvais temps, la cérémonie a lieu dans la forge, mais l'ambiance et la beauté du sous-bois de pin, selon le pasteur, facilite le recueillement et la prière. Aujourd'hui, près de cent soixante-quinze à deux cents fidèles sont venus rencontrer leur vénéré pasteur et assister à l'office dominical.

Plusieurs pièces de bois équarri forment des demis cercles où les fidèles s'assoient pendant que leur pasteur se recueille pendant un instant debout devant ses fidèles assis sur ces gradins improvisés. Les Stevens

m'invitent à prendre place avec eux tout en avant pour écouter le pasteur. Ce grand vieillard sévère aux vêtements sobres, à la chevelure lisse et blanche, les mains jointes sous sa longue barbe, semble figé pour un moment dans son recueillement. Personne n'oserait faire le moindre bruit de peur de le déranger. Puis, levant les yeux vers l'assemblée, il lance un large sourire en guise de remerciement pour le respect et le sérieux que ses fidèles lui témoignent. Il s'empresse de les remercier de venir partager la parole de Dieu et prier avec lui.

Il ne se permet que de lire un court passage d'un évangile dans son vieux livre tout usé. Très vite, il poursuit avec éloquence et spontanéité d'entretenir les colons sur le message du Seigneur qui, dit-il, nous ordonne à tous de respecter sa loi de charité, de don de soi et de croyance en sa bienveillance. Le châtiment des incroyants et des âmes refusant de revenir à lui et à son église sera dur. Ceux qui s'égarerent de son chemin ne pourront qu'en souffrir tant ici bas que dans l'au-delà. Il insiste longtemps sur la responsabilité de chacun à promouvoir ses principes par l'exemple de son propre vécu.

Enfin, après presque une heure de prédication qui pourrait faire frémir les plus durs, il invite toute l'assistance à partager leur vécu de la semaine entre eux sur ce bel emplacement généreusement mis à leur disposition par les Stevens. Les hommes se regroupent ensemble pour discuter tandis que les femmes, après avoir organisé les jeux pour les enfants, s'empressent à étaler la mise en commun des victuailles pour le partage de fin d'après-midi. Le révérend Edwards se plaît à passer des uns aux autres et d'échanger avec eux.

Vers cinq heures, tout est prêt pour le repas champêtre. Chaque famille a étalé ses provisions sur une longue table rustique sous ce beau boisé de pin. Dès que le signal est donné, tous se retrouvent autour de la table et attendent que le pasteur fasse la prière. Puis, en une demie-heure, la table est presque vidée, les bouches rassasiées et la causerie continue

durant que chacun sirote une bonne tisane chaude préparée sur un feu tout près. L'alcool n'est pas toléré par le pasteur lors de ces rassemblements. Pour lui, ce fléau de la colonie est à bannir à tout jamais.

Un plus beau dimanche pour les Stevens n'existe pas. Mais toute bonne chose à une fin et les fidèles repartent comme ils sont venus. La flottille reprend la rivière ainsi que le pasteur qui retourne à Clarence avant la brunante. La vie tranquille des soirées au poste des Stevens reprend comme toujours, même après un dimanche si bien rempli.

Il faut que les catholiques puissent bénéficier de ces mêmes avantages avant qu'ils aient tous perdu leur foi. Le curé Brady de Buckingham n'a sûrement pas ce temps de venir les visiter tous les dimanches, mais tout au moins une à deux fois par année. Malheureusement, par crainte des protestants et souvent par ignorance, ils n'ont pas démontré assez d'intérêt pour convaincre le missionnaire de venir vers eux. Je devrai leur parler et rencontrer ensuite l'abbé Brady. Il faudra user de prudence avec les Stevens pour au moins un certain temps jusqu'à ce que je me libère de mes redevances avec eux.

## 14- Le défrichage des terres

Beaucoup d'émigrants viennent s'établir à Lochaber, comme partout ailleurs dans la vallée, sur les lots de l'arrière pays. Ils demeurent souvent de simples défricheurs plutôt que de vraiment cultiver la terre. Les visites que j'ai faites chez les colons durant les premiers dix jours depuis mon arrivée m'ont permis de me rendre compte de la situation de misère de plusieurs d'entre eux. Les difficultés dues au climat et à l'isolement des terres de colonisation présentent un environnement tellement différent de celui de Grande-Bretagne que la plupart ont de la difficulté à s'acclimater. En plus de vivre dans un contexte différent, ils ont à réapprendre à utiliser des outils différents. Habités à la petite hache anglaise très peu compatible avec les travaux forestiers en Amérique, ils se rendent très vite compte qu'ils doivent utiliser des outils plus lourds. Les accidents sont fréquents jusqu'à ce qu'ils parviennent à s'habituer aux durs labeurs de ce nouveau pays sauvage.

Plusieurs émigrants arrivent ici avec tout au plus leur hache sur l'épaule, parfois avec une voiture tirée par un cheval ou un boeuf, et rarement plus de cinq mois de provisions. Ils entrent dans le bois pour atteindre leur lot que l'agent local des terres leur indique. Aussitôt, ils commencent à abattre des arbres pour se construire un abri et défricher, brûler les bois abattus et labourer un tout petit lopin de terre afin de semer leur première culture de survie. La première année de misère en décourage plusieurs qui orientent très vite tous leurs efforts vers les travaux de la forêt plutôt que de cultiver la terre. Aller travailler dans les chantiers leur donne des bénéfices plus immédiats, si minimes soient-ils. Le métier de bûcheron n'est sûrement pas plus facile, mais la solitude est moins lourde au moins pour l'homme.

Un petit nombre d'émigrants viennent au pays sans avoir préalablement pris arrangement avec le bureau de la colonisation et tentent de s'accaparer un lot non concédé ou vacant dans l'arrière pays. Ils sont

appelés des " SQUATTERS ". Connaissant généralement la valeur et la fertilité des terres, ils localisent eux-même un lopin de terre fertile le long d'un cours d'eau ou au fond d'une petite vallée. Plusieurs années peuvent s'écouler avant que quelqu'un vienne leur faire des embêtements ou les en chasser. En général, leur aventure tourne en leur faveur et à bon prix. Certains avancent même qu'ils s'en tirent à meilleur compte que ceux qui suivent la filière du bureau de la colonisation qui fait choisir des terres sur des plans sans connaître la réalité sur le terrain. Des terres impropres à l'agriculture sont souvent concédées.

Jusqu'en 1830, la vallée de l'Outaouais ne comptait que des défricheurs très peu intéressés à cultiver la terre. Les premiers émigrés s'étaient surtout tournés vers la forêt. Seul le bois de forte taille semble avoir préoccupé ces premiers pionniers qui ne se gênaient pas de massacrer le reste de la forêt pour extraire les meilleures pièces. C'était la ruée vers les plus belles pièces de pin et de chêne pour la construction navale de Grande-Bretagne. On s'aventurait à peine à cultiver quelques champs mal nettoyés presque toujours au milieu d'une forêt dense. Les émigrants écossais et américains quittaient souvent leurs lots très tôt après y avoir prélevé le meilleur bois généralement plus facile à rendre au cours d'eau le plus près. Ils coupaient ce bois pour le compte des exploitants de la vallée.

Ces lots saccagés n'étaient pas pour autant plus facile pour les nouveaux colons qui les reprenaient. Les lots étaient généralement plus difficiles à domestiquer par la suite à cause de l'encombrement des débris de bois au sol. Les repousses à travers les troncs d'arbre et les souches partiellement pourries étaient parfois plus difficiles à extirper des broussailles que de défricher une forêt vierge. Certains de ces premiers émigrants, plus nantis que les autres et plus prévenants, restèrent sur leurs lots et avec leur fils en occupaient d'autres pour finalement se transformer en exploitants forestiers au bout de quelques années.

Plusieurs, aujourd'hui, étendent même leur domaine forestier dans plusieurs cantons à la fois. D'autres spéculèrent avec leurs acquisitions et devinrent de grands entrepreneurs comme les Stevens, les Bowman et les Bigelow.

Ce n'est que depuis quelques années que l'intérêt pour la terre connaît un éveil plus rapide. Les champs de culture se multiplient, mais toujours avec de durs labeurs. Les colons continuent de compter sur la forêt pour un revenu d'appoint tout en concentrant de plus en plus leurs efforts sur l'agriculture.

Dans un pays comme le nôtre, les colons sans conviction profonde de réussir à domestiquer la terre, tant pour la prospérité de leur enfants que pour construire un patrimoine pour la famille, ne tiennent pas le coup. Ces colons aventuriers ne restent pas longtemps à dompter la terre souvent ingrate durant plusieurs années. Il est facile de reconnaître ceux qui ont la terre dans l'âme.

Défricher, c'est plus que couper les arbres et dénuder le sol pour cultiver. Défricher son lot, c'est de rendre ce lot propre à l'agriculture et de le garder dans un état qui permet de produire des récoltes viables. La terre est très rude et punitive pour celui qui la néglige. Le défrichage est un combat constant avec la forêt qui semble constamment vouloir reprendre ce qu'on lui enlève. Le défrichage devient donc la base et le moyen d'atteindre le niveau de survie des nouveaux émigrants.

A cause de l'agressivité de la forêt à reprendre son domaine agressé par la colonisation, il faudra très vite que les colons se rendent à l'évidence que pour vivre de l'agriculture, ceux-ci devront très vite défricher et cultiver assez grand pour ne plus devoir compter sur la forêt pour survivre. L'agriculture doit tout au moins devenir une activité suffisante à la survie et de plein temps pour les colons. Ceux-ci doivent donc défricher sans relâche pour atteindre et dépasser le point critique de

survie dès les premières années de leur implantation.

Sans un défrichage adéquat et bien structuré, le canton ne peut se développer à un rythme permettant une évolution propice à l'implantation des artisans essentiels pour répondre aux besoins des colons. Le poste des Stevens ne peut pas remplacer une structure de services artisanaux plus apparentés aux vrais besoins des colons. Donc, un défrichage des terres est l'image des années futures de la réussite des colons d'un territoire.



## 15- La cabane des pionniers

Je dois utiliser le terme de pionniers pour identifier ces valeureux et courageux premiers colons de la vallée. Plusieurs demeurent encore dans ce qui ne peut-être appelé qu'une simple cabane de bois rond. Cette habitation n'a rien de luxueux et confortable.

A son arrivée avec sa famille sur son lot, il n'est pas rare que les plus proches voisins viennent faire une corvée de quelques jours pour aider cette nouvelle famille à s'établir. Les nouveaux habitants logent parfois chez le plus proche des voisins durant la période de construction du premier abri. Les murs sont montés de bois rond coupé sur place provenant du défrichage d'une première éclaircie dans la forêt du lot à domestiquer. Parfois, les pièces de bois sont légèrement équarries, mais généralement seuls les bouts sont taillés pour les bloquer les unes sur les autres. Un peu plus tard, des planches brutes taillées à la hache à même des billes de bois permettent de faire la finition des cadrages et d'assembler les volets et la porte de la rustique habitation. En de très rares occasions, un émigrant plus favorisé par le gouvernement britannique à cause de son service militaire, arrive dans une modeste petite cabane déjà construite en guise de reconnaissance pour les services rendus à la couronne.

Dès que la cabane est habitable, les nouveaux colons se pressent de défricher un ou deux hectares de forêt autour de leur cabane pour mettre les premières semences de blé et d'avoine en terre. Les moins chanceux n'ont pas de poêle à bois au début et doivent garder une ouverture dans un mur de la cabane pour bénéficier de la chaleur d'un feu allumé tout près à l'extérieur. Généralement, ils peuvent très tôt se procurer un poêle à bois au poste le plus près s'ils ne l'ont pas apporté avec eux à leur arrivée. Dès que possible, les espaces entre les billes de bois sont remplis avec de la mousse ou un mélange de boue et d'herbe. Quelques rares émigrants passent même le premier hiver sans poêle à bois et se

contentent de pratiquer une ouverture dans le toit de leur cabane pour laisser sortir la fumée d'un feu entretenu sur le sol dans leur abri de fortune.

Cette première cabane ne satisfait le nouveau colon que pour une très courte période. Il pense très tôt à améliorer son logis dès que ses moyens le lui permettent. Sa nouvelle habitation sera alors en pièces de bois équarri comme on en voit maintenant plusieurs sur tous les lots de front. La première cabane est généralement gardée pour les usages de la ferme.

La première cabane de bois rond à environ 12 à 20 pieds de long par 8 à 10 pieds de largeur. La toiture repose sur 4 pieds de mur à l'arrière et sur 6 pieds de mur à l'avant. Le toit est composé d'écorce, de planches brutes taillées sur place ou de croûtes de fendage de billes. Parfois, des billots creux de pruche, de pin ou de sapin sont fendus en forme de gouttières et placés dans le sens de la pente du toit, une première rangée le côté creux vers le haut à l'extérieur; la seconde rangée est placée le creux vers le bas sur les joints laissés entre les premiers morceaux. Cette méthode permet à l'eau de pluie de couler dans les pièces extérieures et ruisseler jusqu'au bas de la toiture sans pénétrer à l'intérieur. Ces billes fendues sur la longueur sont remplacées lorsque pourries et que le toit coule.

Le mobilier est aussi rudimentaire que la cabane et souvent placé à l'extérieur en face du logis plus qu'à l'intérieur. Les fenêtres ne se ferment qu'à l'aide de volet de bois. La vie à l'extérieur est souvent plus confortable à cause de l'humidité créée par le plancher en terre battue et le manque d'éclairage. Les membres de la famille couchent sur des coussins de branches de sapin, de pin ou de cèdre disposés au sol et recouverts de couvertures de laine. Très tôt, le colon se fait un plancher en fendant des billes de bois et en les disposant la face plane vers le haut. Des structures de bois sont alors fabriquées pour aménager des

matelas un peu plus confortables pour dormir le long d'un mur dans la cabane. Parfois tous les membres de la famille dorment sur la même surface, ce qui leur permettent d'utiliser le maximum de la chaleur de leur corps sous les couvertures durant les nuits les plus froides.

Des chevilles de bois sont insérées dans les murs à plusieurs endroits dans la cabane selon les besoins pour accrocher le linge et ustensiles à la portée de la main. N'ayant que des bancs et une table comme mobilier, les effets personnels de chacun et les contenants et ustensiles d'usage commun sont souvent simplement déposés pelle-mêle au sol le long des murs. Parfois un coffre permet de remiser des biens plus personnels. Occasionnellement, un espace de remisage est aménagé sous le plancher de la cabane. Cet espace frais devient commode pour conserver de la nourriture peu périssable. A l'extérieur, on invente toutes les structures imaginables pour se rendre la vie plus agréable et facile. Chacun y va de son imagination pour se fabriquer une table, des bancs, un foyer pour faire bouillir de l'eau, faire à manger et autres utilités.

Dès qu'il a un moment de libre, le colon accumule de grosses billes de bois, les équarrit à la hache et les met en réserve jusqu'à ce qu'il en ait assez pour se construire sa maison de pièce sur pièce. Cette deuxième maison plus confortable a généralement environ 20 à 25 pieds de longueur par 15 à 18 de largeur. La toiture a deux pentes repose sur des poutres à environ 9 à 12 pieds au-dessus du plancher au centre et descend à environ 6 ou 7 pieds sur les murs avant et arrière. Le plus souvent, cette demeure n'a initialement qu'une pièce à l'intérieur jusqu'à ce que le besoin d'espace nécessite un agrandissement du logis. Le premier agrandissement consiste souvent à ajouter une cuisine d'été et à transformer la mansarde en lieu habitable ou du moins pour offrir un espace pour dormir et y entreposer des effets personnels.

## 16- L'épouse du colon

La vie de l'épouse du colon se caractérise par sa monotonie, ses longues activités épuisantes à voir au bien-être de tous les membres de la famille tout en étant enceinte presque tous les ans ou au plus aux 15 mois. Elle travaille presque autant que l'homme à la ferme en plus d'assumer la préparation de la nourriture, la fabrication des vêtements et leur entretien, et souvent à nourrir le bétail. Elle doit souvent participer avec son mari aux travaux des champs tout en s'occupant des tâches de la maison et d'élever généralement elle-même les enfants. Pour ainsi dire, elle est presque totalement confinée à la maison, ne bénéficiant que très rarement de temps pour accompagner son mari lorsqu'il doit aller à l'extérieur de la ferme. Elle profite souvent de l'absence de son mari pour faire la lessive, la couture et les conserves. Le mari s'attarde parfois à la taverne pendant qu'elle s'inquiète, exténuée de sa longue journée de travail.

Exceptionnellement, dans les cantons les plus développés, avant le mariage, son éducation le permettant, la jeune femme enseigne à l'école de rang, mais rien de tel ne semble exister ici à Lochaber. La rémunération des jeunes femmes dans l'enseignement n'est toutefois que symbolique comparativement à ce qu'un homme peut recevoir pour son travail au chantier. La tradition veut que la jeune femme, tant célibataire que mariée, demeure à la maison et non à se perdre dans des activités extérieures. La femme doit avoir une famille nombreuse, seconder son mari dans les tâches de la ferme et offrir de support en tout à son mari. On la voit tantôt aux champs, tantôt à l'écurie aussi bien qu'aux tâches de la maison.

L'épouse ne se rend que très rarement avec son mari au poste d'approvisionnement du canton devant presque tout organiser elle-même à la maison avec ce qu'elle récolte et transforme. Se rendre au poste, pour elle, est toujours une grande occasion. Pour chacune d'elle, se

rendre au poste des Stevens est davantage un moyen d'évasion du monotone et pénible train-train quotidien que d'y vraiment trouver une nécessité. Une fois par année, à l'automne, certaines femmes de colon fabriquent des produits que les Stevens achètent soit pour eux-même ou pour leurs camps d'exploitation forestière. Les surplus de fabrication de confiture, de chandelles, les plumes de volailles, et certains autres produits génèrent un supplément de revenu à la famille. Elles en obtiennent généralement en retour des provisions qu'elles n'ont pas les ressources de produire elles-mêmes à la ferme.

La femme cuisine soit dans l'âtre de l'unique pièce de la cabane ou par beau temps d'été à l'extérieur. Ses ustensiles de cuisine forts limités sont accrochés au mur près de l'âtre ou des poêles à frire et des chaudrons sont accrochés à des crochets de bois comme le reste des effets usuels de la famille aux autres murs du logis. Les louches, les chaudrons, les poêles à frire et outillage sont parfois laissés pêle-mêle dans certaines maisons moins bien tenues. Faire à manger au-dessus d'un feu à l'extérieur ou sur un simple poêle à bois n'est pas toujours facile, d'autant plus qu'il faut être ingénieux pour varier le menu, compte tenu de la faible diversité d'aliments disponibles. Des viandes à désaler avant de cuire, des viandes sauvages lorsque la chasse est bonne, des pommes de terre et quelques rares autres légumes ne sont que les rares aliments que l'on parvient à conserver durant une longue période. Malgré tout, l'épouse du colon parvient à faire des gâteaux et des galettes à partir des réserves de grains.

Garder l'intérieur propre n'est pas facile, les critères d'hygiène chez les colons ne sont pas très élaborés et limités à l'essentiel. Les balais sont faits à partir d'une tige de bois d'orme, de noyer ou de bouleau dont une extrémité est finement éclissée et étalée.

La femme voit le plus souvent elle-même à l'approvisionnement en eau pour la maison. Elle transporte l'eau puisée soit du ruisseau, soit à la

source près de la maison. Les jours de lessive, la femme s'installe en bordure du ruisseau avec son linge pour le laver. Plusieurs transportent l'eau dans une cuve de bois en face de la porte du logis pour faire la lessive. Elles font bouillir l'eau et le linge à certaines occasions lorsque des saletés trop tenaces, comme de la gomme de sapin, ne partent pas autrement. Pour réussir la lessive, certaines femmes mieux équipées, la font bouillir dans une cuve dans une nouvelle eau douce, puis la torde à la main et la font sécher au soleil.

Pendant que la femme vaque à ses tâches, il arrive souvent qu'elle porte son plus jeune bébé en bandoulière tout en lui laissant sucer un morceau de sucre d'érable. Les autres enfants ne la quittent généralement pas d'une semelle non-plus. Occupée comme elle est, elle laisse les jeunes enfants sans culotte lorsque la température le permet pour éviter de devoir les changer. Il n'est pas rare d'arriver chez un colon et de voir les jeunes enfants ne porter qu'un seul vêtement long et courir les pieds nus.

Traire une vache par temps froid et venteux sous un simple abri n'est pas agréable pour elle. Elle doit remiser le lait dans le caveau avec le beurre et quelques autres aliments qu'elle doit transformer elle-même pendant que son mari s'occupe à d'autres tâches. Les seuls contenants qu'elle a pour conserver le lait, la crème et autres aliments liquides sont des cruches de terre, des cuvettes de bois et des sacs de cuir.

Comme il n'y a pas encore de moulin à farine dans le canton, elle doit moudre le grain à la main après que son mari l'a battu au fléau pour le moudre après la récolte. Les moulures de blé, d'avoine et de maïs donnent une farine grossière issue des grains entiers. Les grains demi-cuits sont étendus en couches très minces et séchés près du feu de l'âtre ou autre source de chaleur. Lorsque la chaleur fait éclater l'écaille des grains, ils sont mis dans un sac et brassés jusqu'à ce que les écailles soient séparées et le tout est passé au crible. La femme du colon doit

alors écraser les grains pour faire sa farine. Elle en garde aussi une partie pour être préparée différemment. Elle fait alors bouillir les grains demi-cuits pendant plusieurs heures jusqu'à ce qu'ils deviennent mous pour être mangés comme du gruau avec du lait. Les têtes de grains demeurées entières sont parfois extraites avant de faire bouillir les grains. Elle les écrase à la main pour être mangé tel quel. Elle les machille même parfois pour les attendrir pour en nourrir les plus jeunes enfants.

La femme du colon n'aide donc pas seulement son mari. En plus de participer avec lui aux travaux des champs et d'élever les enfants, elle doit voir à vêtir tout le monde dans la famille et finalement quand il lui reste du temps, penser à elle même. Chez certaines familles de colons, la femme est encore plus confinée aux travaux de la ferme du fait que le mari doit aller travailler au moins cinq à six mois en forêt pour gagner un complément de revenu. Donc, la femme devient alors avec plus d'une double responsabilité qui lui demande plus que ses journées de travail.

## 17- La visite pour comploter

J'ai passé toute la semaine à visiter le canton. Aujourd'hui, vendredi, après deux semaines à Lochaber, les Stevens m'ont invité à souper avec eux et à passer la soirée en compagnie de leurs deux visiteurs. En fin d'après-midi, à mon retour de tournée d'inspection du secteur Silver Creek, je retrouve Samuel et Hamlet Stevens dans le grand salon de leur maison avec deux autres personnes, Asa Cook et Stephen Tucker. Ils arrivent tout juste de la seigneurie de la Petite Nation où ils dirigent chacun une exploitation forestière sur le domaine des Papineau. Ils ont des droits de coupe et opèrent des moulins à scie sur les propriétés du seigneur Papineau qui est toujours en exil depuis les troubles de la rébellion d'il y a deux ans. Je ne prends que très peu part à la conversation en cours, préférant analyser leurs préoccupations.

Les deux hommes travaillent très fort à faire éclater le fief des Papineau avec l'aide de leur ami Peter McGill qui voudrait lui aussi faire disparaître cette tenure française qui n'a pas raison d'être dans la vallée. Cette seigneurie, selon eux, fut le nid de manigances et le refuge de rebelles qui encouragèrent la récente rébellion. Tout doit être fait, de dire Tucker, pour extirper de la vallée cet envahissement de canadiens catholiques francophones. Ces gens se prennent pour les seuls vrais Canadiens dans ce pays conquis par les Britanniques. A les écouter, si je comprends bien leur propos, je devrais donc moi-même ne pas être ici. Je devrai donc ne pas expliciter ouvertement mes objectifs pour le futur.

Les Papineau se prennent pour des rois dans la Petite Nation, paraît-il. Personne n'est parvenu à contrecarrer leur influence, même les gens d'affaires à Montréal, afin de changer leur façon de contrôler leur territoire. Le Seigneur Papineau, même en exil, parvient tant bien que mal à faire la gestion de son territoire avec sa famille. Tous les efforts doivent être faits en son absence pour briser son pouvoir et écraser son



emprise et celle de ses associés. Ces terres doivent tomber sous les lois des "townships". Depuis un certains temps, Cook et Tucker retardent de payer leurs redevances et leurs droits de coupe pour mettre de la pression à leur façon. Ils encouragent le crédit pour endetter les fermiers de la seigneurie pour ensuite coincer ces derniers à acquérir plus de contrôle que le seigneur.

Les missionnaires ambulants catholiques sont aussi installés à Bonsecours dans la seigneurie et encouragent les Papineau tout en gardant les fermiers catholiques attachés à ce régime qui, selon Cook, n'a pas sa place dans cette vallée. Ces missionnaires finiront par nuire irrémédiablement à l'oeuvre des pasteurs protestants baptistes qui s'occupent de garder les colons en paix et loyaux à la couronne britannique. Le petit nombre de prêtres catholiques ne permet pas encore de détruire le bon travail des pasteurs baptistes comme le révérend Edwards de Clarence, mais certains missionnaires catholiques commencent à pénétrer dangereusement dans Buckingham, Cumberland, Aylmer et ailleurs. Le territoire irlandais catholique en amont de Bytown les accapare beaucoup et ne leur laisse pas beaucoup de temps ici à Lochaber et Clarence, heureusement.

J'évite toujours de participer à la conversation de peur de me mettre en mauvaise posture. S'ils savaient que l'un de mes objectifs est de favoriser les catholiques du canton pour qu'ils puissent compter sur la visite des missionnaires; mon projet de construire l'auberge s'estomperait sûrement. Je devrai user d'astuces jusqu'à ce que je puisse prendre l'entière liberté de mes actions sur le territoire avant de me lancer dans quelque manigance que ce soit. Me voici en présence de trois énergiques fanatiques protestants en quête de chasse aux sorcières auprès des catholiques, encore plus auprès des francophones. Dire qu'ils critiquent la récente rébellion quand en réalité, ils en préparent une autre encore pire. On m'avait bien prévenu au départ que je n'aurais pas la vie facile ici; me voici maintenant devant la réalité.

Ils échangent longtemps, même durant le repas du soir, sur les moyens à prendre pour contrecarrer l'envahissement et l'influence des catholiques et comment parvenir à écraser la tenure seigneuriale de la Petite Nation. Ils s'entendent sur le fait qu'il est temps de rencontrer les Wright des Chaudières, les Thompson, Campbell, Clark et Blackadder de Hawkesbury pour structurer un plan de protection contre l'envahissement par les catholiques francophones et pour assurer un meilleur contrôle du marché du bois. Ceci permettrait de mieux écraser l'emprise des Papineau dans la seigneurie et de limiter les dégâts des missionnaires catholiques dans les cantons le long de la rivière des Outaouais. Il faut à tout prix favoriser les protestants dans l'acquisition de lots de colonisation.

Les frères Hamilton d'Hawkesbury sont prêts à privilégier les achats de bois et de potasse provenant des commerçants et des colons d'origine britannique et protestante. L'un des frères Hamilton contrôle le marché à partir de Montréal et un autre passe presque tout son temps en Grande-Bretagne pour mieux canaliser leur force dans le réseau du marché du bois. Ils seront sûrement d'un puissant support.

J'en étais estomaqué. Il faudra que j'en avise mon père dès la semaine prochaine lorsqu'il arrêtera ici en retournant à Montréal. Dès que je favoriserai la venue du curé Brady dans le canton, je ne pourrai plus compter bien longtemps sur l'aide des Stevens et je devrai m'organiser autrement.

La conversation se poursuit longtemps après le repas. Les invités repartiront tôt demain matin et la vie reprendra son cours normal. Les Stevens encourageront l'implantation du protestantisme en organisant la visite du révérend Edwards chez les Stevens tous les dimanches, eux aussi endetteront les colons pour les mieux contrôler et, par leur mandat d'agent des terres, tenteront d'aussi d'encourager la venue de protestants.

Ils m'ont vraiment donné une leçon de conduite aujourd'hui en me faisant savoir ce qu'ils veulent, ce qu'ils sont capables et ce qu'ils entendent faire de ce pays. Pour eux, les rebelles sont que des gens à détruire à jamais pour nettoyer ce pays d'une vermine humaine. La rancoeur que les Stevens et ses amis ont envers les patriotes et les fils de la liberté ne disparaîtra pas de sitôt.

Il ne faut pas prononcer des noms comme Papineau, Nelson, Côté, Viger, Rodier, Duvernay, O'Callaghan, Chartier, Gagnon, Ryan, Demaray et quelques autres, tous prisonniers patriotes ou ennemis du régime. A un seul de ces mots, le ton monte et les injures contre les Canadiens se font entendre.

## 18- Le feu de forêt

Depuis ce midi, mon père est revenu de sa tournée dans la vallée et discute avec Samuel Stevens des arrangements proposés pour me faciliter la construction de l'auberge. En ce magnifique mercredi de ma troisième semaine à Lochaber, je reviens en canot d'une autre inspection des terres le long de la rivière des l'Outaouais dans le secteur ouest du canton. Durant la dernière demi-heure de descente sur la rivière, j'avais observé une lourde fumée au loin vers la hauteur du quatrième rang aux environs de l'embouchure du ruisseau des McNaughton. Plusieurs colons continuent à brûler leurs abattis à ce temps de l'année et je n'en porte pas plus d'attention.

A mon arrivée au poste des Stevens, mon père et Samuel Stevens m'apprennent que les Monaghan ont perdu contrôle de leur feu d'abattis et que les flammes ravagent maintenant près de dix ou vingt acres de terre au nord du ruisseau des McNaughton. Plusieurs colons sont à les aider à contrôler la conflagration. Heureusement que le vent est tombé depuis le milieu de l'après-midi, car si le vent de ce matin s'était maintenu, il serait impossible de combattre le feu. On me propose de prendre en vitesse quelques bouchés et de partir en canot avec eux sur La Blanche et s'approcher le plus près possible du feu.

Nous remontons la rivière La Blanche en canot jusqu'à l'embouchure du ruisseau McNaughton et marchons près de vingt minutes jusqu'à la ferme des Nesbitt. A notre arrivée, on nous informe que le feu continue à s'étendre et que le vent s'est élevé du nord-est depuis une heure. De gros nuages semblent apporter des possibilités de pluie d'ici quelques heures. Pour le moment l'incendie est hors de contrôle et il n'y a que très peu de chance de l'arrêter jusqu'à ce qu'il pleuve. Tous les efforts sont concentrés à sauver les habitations des autres colons. La brunante approche et les gens sont très nerveux.

Vers dix heures du soir, nous parvenons à contourner l'avant du brasier au moment où la pluie commence à tomber. Les flammes sont partout. Le spectacle est grandiose tout en étant une scène à faire peur aux plus braves. Le jour, lorsqu'un feu d'abattis est allumé, c'est déjà énervant de voir les flammes près des bâtiments, mais voir l'ampleur de cet incendie de forêt est encore pire.

Le feu des abattis doit être toujours allumé en prenant la précaution d'attendre que la direction des vents soit favorable et que les bourrasques ne soient pas trop fortes. Quand le temps est sec comme depuis mon arrivée ici, et que le vent tourne, le feu se propage rapidement et devient des plus destructeur. Durant ces périodes, le feu peut se propager facilement à la forêt comme c'est présentement le cas. Des pertes énormes s'ensuivent. Les colons perdent leurs maisons et leur biens et la forêt prend des années à se régénérer.

Le feu produit des effets des plus spectaculaires en ce moment. Le vent transporte des morceaux enflammés jusque dans les hautes cimes et les longs chicots de pin et de pruche. Des flammes prennent alors naissance sur les branches et dans des ouvertures sur les troncs d'arbres qui se transforment en véritables torches suspendues dans les airs. Pendant ce pétilllement, des étincelles s'élancent dans tous les sens à partir de ces flammes au gré du vent et des colonnes de chaleur qui proviennent du brasier en sous bois. Certains chicots se transforment en colonnes de feux pendant que le feu sifflant explose littéralement de bas en haut des conifères. Presque partout, le feu jaillit ici et là à travers des guirlandes de fumée excitées par les bourrasques de vent. Des longues traînées d'étincelles se promènent sur de longues distances et allument d'autres foyers d'incendie.

Plus de deux cents acres de forêt et la résidence des voisins Monaghan sont des pertes totales vers minuit quand l'orage éclate pour de bon et que la pluie tombe très violemment, poussée par de forts vents. Cette

pluie dure presque jusqu'au matin. Les éléments de la nature ont eu raison du brasier, mais les colons poursuivent leurs recherches pour s'assurer que d'autres foyers ne se rallument. Nous retournons au poste lentement à l'aurore, détrempés.

Très vite à notre arrivée dans mes quartiers du poste, nous nous empressons, mon père et moi, de nous mettre au sec et de faire un bon feu de bois. Étant seul avec mon père, je lui raconte la conversation que les Stevens ont eue avec les Cook et Tucker la semaine dernière. Il n'en est pas surpris car les Bigelow de Buckingham lui ont aussi dit hier qu'il avait reçu la visite des mêmes deux marchands propagandistes et gonflés de préjugés. Bigelow, pour sa part, ne veut pas entrer dans leur jeu, pas plus que les Wright. Les Stevens n'en sont pas plus prêts à prendre leurs élan de guerre d'après ce que Samuel Stevens lui laissait sentir cette après-midi juste avant que j'arrive en canot. Le fait qu'il est prêt à t'aider à t'installer ici le prouve bien, me dit mon père. Il faudra toutefois que je laisse le temps arranger les choses sans choquer les esprits qui pourraient s'échauffer trop vite dans le canton et ailleurs. Je devrai montrer mes intentions d'aider les colons catholiques sans brusquer les choses.

Le midi, je me rends avec mon père et le père Stevens sur les lieux du feu de forêt, la pluie ayant cessée. Tout n'est que cendre et désolation. Les Monaghan sont temporairement logés chez les Nesbitt qui ont pu sauver leurs bâtiments. La forêt n'est plus que chicots calcinés. La fumée s'échappe encore de quelques troncs au sol, mais tout est si mouillé par la long et abondant orage que les dangers de feu sont dissipés. La vue de cette désolation n'est que la première image des dures années que les Monaghan devront endurer s'ils demeurent sur leur lot. Le paysage n'est plus que boue et chicots calcinés. Seul le sol peut être récupéré par de durs et longs labeurs. Il faudra beaucoup de courage pour travailler ce sol noirci et poussiéreux. Les Monaghan n'auront pas le temps de faire beaucoup plus que de récupérer un peu de

bois et se reconstruire un toit cette année. Ils devront tout acheter pour se reloger en s'endettant pour longtemps. Heureusement que dans nos colonies, les gens ont un grand sens du partage dans ces moments et s'entraident.

## 19- L'aide aux colons

Dans un pays comme ici, les colons sont isolés et dépourvus lors de conflagrations comme celles que nous venons de vivre. Heureusement qu'il existe des ressources comme les Stevens, même si parfois leurs interventions s'orientent vers leurs propres intérêts. Sans eux les colons seraient encore plus dépourvus. Étant agent des terres de la Couronne pour le canton et possédant de grandes propriétés et des droits de coupe, Samuel Stevens a les moyens de secourir et d'aider les familles aux prises avec des difficultés. Les Nesbitt et les Monaghan sollicitaient Samuel, ce matin, pour recevoir son aide dans la dure période qu'ils auront à traverser. Samuel Stevens m'a demandé de lui faire rapport sur les pertes et les implications et de lui suggérer les interventions qu'il pourrait faire suite à ce feu.

Je dois donc au préalable analyser les règlements de la colonisation pour voir ce qui peut être fait dans de tels cas et mesurer la marge de manoeuvre que l'agent des terres a dans de tels cas. Le contrat type d'occupation et d'acquisition de lots de colonisation est basé sur les prescriptions incluses dans le document suivant:

### BUREAU DE LA COLONISATION

#### ENTENTE PRÉLIMINAIRE D'OCCUPATION

Il est à noter que les règlements qui suivent sont publiés périodiquement par le bureau de la colonisation des terres de la Couronne qui vend les terres aux taux variant entre sept (7) Shillings et six (6) pences à douze (12) shillings et six (6) pences l'acre aux conditions suivantes:

Le prix de ..... l'acre est payable durant une période de dix (10) ans après acquisition et les paiements annuels seront fait en remises



égales annuelles et portant intérêts décrétés par la Couronne. La première remise doit être déposée lors de l'autorisation d'acquisition et permet une prise de possession des terres. L'occupation devient immédiate et continue obligatoirement. Le ou les lot (s) doit (doivent) être défriché (s) au rythme de deux acres par cent (100) acres de terres acquises et ce annuellement durant les cinq (5) premières années d'occupation continue. Une maison d'au moins seize (16) pieds par dix-huit (18) pieds doit y être érigée durant la première année. Le bois de coupe doit être réservé intact jusqu'à paiement total de la terre et jusqu'à réception officielle de l'enregistrement des droits de propriété. Il est entendu que ce colon demeure assujéti aux droits de coupe édictés par la couronne par la suite. Un permis d'occupation est non transférable et peut être retiré lorsque le colon ne remplit pas ses obligations. Le permis d'occupation et le contrat de vente devient alors nuls et sans effet dans le cas de négligence ou de violation des conditions d'occupation. Les colons recevront l'enregistrement de leurs terres lorsque toutes les conditions de l'entente seront remplies. Pas plus de deux cents (200) acres de terres peuvent être vendus à la même personne selon ces conditions.

L'agent des terres de la Couronne et l'occupant, par leur signature au bas de ce document, engagent les parties en cause.

SIGNATURE: AGENT DE LA COURONNE-.....  
 OCCUPANT-.....

Les deux colons touchés par cette conflagration ont presque terminé leur période de paiement de dix ans et ont plus de terre défrichée que ne le prescrivent les conditions dictées par la Couronne. Ceci les place dans une condition favorable vis-à-vis leurs obligations envers la Couronne.

Sur place, nous avons aussi noté que les règles de sécurité de brûlage des friches avaient été suivies. Nous pouvons donc présumer que l'incendie est accidentel et surtout relié à des conditions incontrôlables. Les pertes de bois de coupe ne pénalisent donc pas les deux colons occupant ces terres, le bois de coupe appartenant aux colons et non plus à la Couronne. Cependant les occupants perdent avantage des produits de la forêt sur leurs lots. Ces pertes et l'usage d'un environnement d'une moindre qualité mettent ces colons dans une situation désavantageuse. Cependant, la couronne ne prévoit guère de support direct lors de telles situations. Il reste donc à voir ce qui peut-être fait localement de la part des Stevens en tant que personnes ressources.

Déjà ce matin, plusieurs colons s'offraient pour organiser une corvée afin de reconstruire les bâtiments détruits par l'incendie. Comme les champs de culture des deux fermes n'ont subi que peu de dégât durant le feu, les récoltes n'en seront pas trop touchées. Les bâtiments reconstruits lors de la corvée permettront aux familles en cause de reprendre une vie assez normale à court terme. Il faudra cependant que ces colons se réapprovisionnent en équipement, outillage et effets personnels usuels nécessaires à la vie de tous les jours. Les réserves de l'entrepôt du poste des Stevens peuvent leur être d'un grand secours dans l'immédiat. Ces familles de colons peuvent sûrement bénéficier d'arrangements de secours qui peuvent être négociés avec les Stevens. Bien sûr, les Stevens ne donnent pas toujours leur aide sans en exiger un retour de quelque sorte, mais généralement ils ne laissent jamais les colons dans des conditions misérables surtout lorsque ceux-ci démontrent leur bonne volonté.

Dans un canton comme Lachaber où le territoire est peu structuré et très isolé, les colons se retrouveraient très dépourvus sans l'aide des Stevens. Ils sont pourvoyeurs de multiples services aux colons dans le besoin. Cependant, rien n'est gratuit. Les colons travaillent souvent pour les Stevens dans les opérations forestières pour couvrir la valeur des biens

et services qui leur sont fournis au poste. Ce troc est de grand usage dans un pays où la monnaie n'est pas couramment en circulation. Les entrepôts des Stevens sont toujours bien pourvus de matériaux, d'outillage et d'équipement leur servant surtout pour leurs opérations et leur utilité personnelle, ce qui leur permet généralement de répondre à certains besoins sporadiques des colons. La quantité de ces provisions est généralement rétablie une fois à la fin de l'été pour la saison de coupe suivante. Ils acceptent généralement d'écouler leurs surplus chez les colons.

Aucun magasin général n'étant établi dans le canton jusqu'à maintenant, l'entrepôt du poste des Stevens est généralement vu comme l'unique point d'approvisionnement des colons du canton. La tenue des livres de compte des Stevens en ce qui regarde les transactions avec les colons est sur la base du troc. Les colons reçoivent des valeurs en biens et services et doivent remettre en retour du travail ou des produits pour une valeur équivalente mesurée par les Stevens eux-mêmes. Dans un tel système, l'équité n'a de justesse que la satisfaction minimum de celui qui est dans le besoin. Comme le dispensateur est la source unique, les circonstances ne permettent qu'une mince marge de manoeuvre de négociation pour les colons. Le dispensateur de services reçoit souvent plus pour son compte et mesure la valeur de ses efforts sur les bénéfices qu'il en retire. Qui veut aider doit prospérer. Les philanthropes ne développent pas un pays en s'appauvrissant. Le père Stevens le répète souvent. La forge est toujours ouverte au service des colons dans le besoin, mais le colon doit tout de même en couvrir les coûts de services rendus; le colon n'y demande les services que lorsqu'il sait qu'il est en mesure d'en rendre l'équivalent. Dans ce pays où tous sont fiers de démontrer qu'ils sont autonomes et que le fruit de leur labeur leur suffit, il est très rare que quelqu'un accepte d'acheter ce qu'il peut lui-même se donner. Le colon est ingénieux, courageux et audacieux dans tout ce qu'il entreprend. Il travaille dans les chantiers des Stevens surtout pour se procurer les moyens de développer sa terre et non pas pour diminuer ses efforts à

fabriquer et construire lui-même ses biens essentiels.

Samuel Stevens est en bonne position pour connaître les colons du canton avec ses responsabilités d'agent local de la colonisation. Tout lui passe par les mains dans le canton. Il est en mesure d'évaluer la bonne volonté des colons à développer leurs terres selon les normes établies. Il peut, lorsque nécessaire, mettre de la pression sur ceux qui démontrent de la mauvaise volonté à rencontrer leurs obligations. Contrôleur et pourvoyeur, il est aimé des uns et craint des autres. Il peut aider les uns et refuser aux autres.

Peu impliqué lui-même dans l'agriculture, il a cependant à coeur le développement agricole du canton. Le but ultime de sa présence dans le canton demeure cependant l'exploitation de la forêt. Les colons sont pour lui une main-d'oeuvre locale importante durant l'hiver dans ses opérations forestières. Il se sert souvent de ses fonctions d'agent de la colonisation pour forcer des colons endettés à travailler en forêt durant l'hiver. Il va jusqu'à brandir la possibilité de saisir une terre devant la mauvaise volonté d'un colon. La crainte de se voir déposséder parvient généralement à convaincre le colon à entendre raison. Malgré tous les pouvoirs et l'autorité que la famille Stevens détient, les colons la considèrent comme respectable et bienfaitrice.

Les relations entretenues par la famille Stevens avec le pasteur baptiste Edwards y est aussi pour quelque chose. Le poste des Stevens est considéré comme le point de ralliement du canton tous les dimanches, du fait que le pasteur y vient faire les offices religieux. Autant le pasteur Edwards compte sur l'influence des Stevens pour regrouper ses fidèles, autant les Stevens s'attendent d'augmenter leur influence sur les colons en s'associant au pasteur. Le pasteur Edwards se plaît à dire que le salut est assuré à ceux qui partagent ce que le seigneur leur a donné. Il donne parfois l'exemple des Stevens qui lui aide dans sa mission de sauver les âmes. Il loue aussi l'effort de bienfaisance et de support que

les Stevens portent à la cause de la colonisation.

Sans opprimer à outrance les colons, les Stevens profitent élégamment de leur position de force pour développer leur entreprise. L'aide que je reçois d'eux pour construire mon auberge n'en est pas moins différente. Une auberge est un service essentiel autant pour développer un canton que pour faire prospérer la situation économique des propriétaires d'entreprises du milieu. L'auberge devient un outil essentiel pour attirer les voyageurs, les négociants et les marchands dans le canton et pour attirer les artisans afin de donner du prestige à la localité. Afin de rencontrer les objectifs des Stevens autant que les miens, je dois planifier mon projet à l'envergure des attentes que les Stevens le clament. Cependant, je dois m'engager en conséquence financièrement avec eux pour avoir leur appui. Mes services comme inspecteur des terres pour les Stevens, entre autres, n'est qu'une partie de mon paiement pour leur rendre la valeur de leur aide à monter le projet avec moi. C'est le début d'un engrenage de dépendance que je compte éliminer le plus tôt possible en payant vite ma dette. Si je ne me départis pas vite de ses engagements, j'aurai du mal à réaliser tous mes objectifs qui divergent de ceux des Stevens, spécialement en ce qui concerne d'aider les colons catholiques à devenir forts sur le territoire.

Après analyse, je suggérerai à Samuel que les colons touchés par les pertes de bâtiments puissent prélever sur les quelques lots vacants des alentours tout le bois nécessaire pour reconstruire. Quand à leur outillage et mobilier, ils devront en faire les frais eux-mêmes. Cependant, je suggère aux Stevens d'offrir une longue saison à leur chantier pour les quelques années à venir.

## 20- Mes projets pour les colons

Ce soir, je me mets à démontrer à mon père comment je comprends bien la situation de nos pauvres colons catholiques. Les colons voient trop de survie dans l'exploitation de la forêt et négligent l'agriculture. Spécialement lorsque des périodes difficiles leur imposent des sacrifices et des efforts supplémentaires, la forêt devient la seule alternative à court terme. Les deux familles touchées par le feu d'hier ne sont pas une exception. Ils se retourneront presque à coup sûr vers les Stevens et leurs opérations forestières pour une bonne période. L'agriculture est trop souvent encore un moyen de survie pour la plupart des colons. La coupe du bois pour le compte des Stevens leur apporte plus souvent qu'autrement une ressource facile d'accès. Le défrichage, les labours, les semences et les récoltes sur une terre trop souvent difficile à domestiquer les découragent. Comme les colons doivent payer ce qu'ils se procurent chez les Stevens et que l'argent leur échappe, ils doivent s'en remettre au troc de la valeur en travail et service.

Certains, sinon plusieurs colons, dès qu'ils ont défriché leurs 10 à 12 acres de terre en cinq ans, sont satisfaits de leurs succès d'avoir rencontré leurs obligations d'occupation. La famille, ayant vieilli, le colon tente d'aller chercher des revenus supplémentaires à l'extérieur pendant que la femme et les enfants s'occupent aux travaux de la ferme durant les mois d'hiver. Le rythme de défrichage s'en voit d'autant diminué. En d'autres périodes, la tentation de passer de longues heures à la taverne ou à boire chez un autre colon dégrade aussi sa persévérance à poursuivre le développement de ses champs de culture.

Le manque d'instruction des colons irlandais catholiques allié à leur pauvreté ne fait qu'accentuer leur penchant pour l'alcool et la diminution prématurée de leur intérêt à développer leur terre. L'isolement de tout service religieux leur a presque complètement enlevé toute fierté d'appartenance à un peuple vaillant. Personne dans le canton

présentement ne leur porte intérêt, ne fusse que pour leur nuire. Je me propose, dès que les circonstances me le permettront, de travailler à revaloriser ces colons en leur facilitant l'accès aux services religieux et en provoquant des circonstances pouvant faire grandir leur intérêt dans l'agriculture. Leurs sentiments d'infériorité face aux protestants doivent être éliminés avant tout. Il faut que ces Irlandais catholiques retrouvent une appartenance à un groupe pour qu'ils puissent reconstruire leur fierté d'être ce qu'ils sont.

Pendant un long moment, mon père m'a écouté sans dire un mot, mais tout à coup, il m'arrête pour me mettre en garde. On ne change pas les règles du jeu en ne brassant que des idées. Les moyens doivent toujours être à l'ampleur des problèmes à résoudre et les moyens ne sont pas encore à ma disposition. Il faudra les développer ces moyens ou outils qui éventuellement corrigeront une situation fortement établie. Il semble vouloir me faire comprendre que ce n'est pas pour demain que mes dessins prendront forme. Bien sûr que j'aurai à commencer par m'établir et à régler mes comptes avec les Stevens qui contrôlent le canton. Et après, je devrai un jour ou l'autre faire face à la réalité et répondre d'une façon ou d'un autre au pourquoi de ma présence dans ce pays. Je ne suis pas venu ici pour ne faire que des choses faciles, mais pour réaliser des objectifs. Bien sûr, je devrai le faire avec le temps et les conditions du moment. Les contacts ne s'établissent pas du jour au lendemain.

Depuis mon arrivée, j'observe que certains vivent dans la crainte des uns et étouffent les autres. De peur de perdre le peu qu'ils ont, les plus faibles évitent les plus forts, mais restent dans leur situation misérable. Chacun est fier de ce qu'il est, par contre, ceux qui ne peuvent se défendre par manque de moyen subissent la pression des autres. Les Irlandais catholiques et les Canadiens catholiques qui viendront bientôt doivent dorénavant se prendre en main et ensemble se tailler une place dans ce pays qui est le leur. J'ai bien l'intention de participer et de

collaborer à cette prise en main des catholiques dans le canton de Lochaber. Tous les groupes du canton, Écossais, Irlandais, protestants et catholiques, tant les émigrés que les Canadiens doivent apprendre à coexister ensemble. J'y mettrai de mon meilleur pour participer à ce monde meilleur et au développement de l'agriculture et de l'industrie artisanale pour le canton pour le bien de tous. Les colons eux-mêmes, autant que les artisans qui viendront s'établir, participeront à l'expansion du territoire du canton et au développement de son industrie. La vallée des Outaouais est un coin de pays prometteur pour l'écoulement de la production agricole et de la production artisanale.

Les colons sont des gens ingénieux et pleins de talents, une richesse locale à développer qui sera un complément essentiel au bassin d'artisans qui viendront s'établir à Lochaber au cours des années à venir. Les cendres du défrichage peuvent être mises encore plus à contribution pour la fabrication de la potasse. Le chanvre, le lin et les céréales sont beaucoup en demande dans la vallée qui se développe de plus en plus. La laine des moutons, la peau du bétail, la gomme de sapin et l'écorce de pruche trouvent preneurs partout. La fabrication du fromage et du beurre attire de plus en plus d'artisans dans nos cantons de la vallée. Certains colons trouvent même à vendre du sirop et du sucre d'érable dans les autres cantons de la vallée. Il y a un urgent besoin de magasins généraux, de forgerons, de moulins à scie et de moulins à farine dans le canton de Lochaber si l'on veut que le canton se développe aussi vite que les territoires des environs.

Mon auberge deviendra très tôt après son établissement le centre de rencontre pour les gens d'affaires du canton. Il faudra y attirer des marchands, des négociants, des artisans ayant des intérêts à s'établir ici. Plus les gens y viendront pour visiter le canton, plus l'intérêt à s'y établir grandira et le canton se développera. J'aurai à y mettre beaucoup d'efforts et de persévérance, mais avec la bonne volonté des gens qui y sont déjà établis, dans quelques années, les premiers résultats seront